

Cailhava d'Estendoux
Le Menechmes

LES MENECHMES GRECS,

Comédie en Prose & en quatre Actes, précédés d'un Prologue.

Par JEAN-FRANÇOIS CAILHAVA. d'Estendoux.

PRIX 24 sols.

A PARIS,

Chez BOULARD, Imprimeur-Libraire, rue Neuve Saint-Roch, n° 51.

Et chez tous les Marchands de Nouveautés.

1791.

A MONSIEUR BAILLY.

Il y a quatre ans que, sous un des paisibles berceaux de votre solitude, je vous lus cette Comédie; que vous me donnâtes de très-bons conseils, & que je résolus de m'acquitter en vous la dédiant. Le suffrage d'un Peuple libre, qui vous a porté depuis aux plus grandes places, ne change rien à mon projet. Je présente mon hommage au Philosophe sensible, au grand Ecrivain, à l'Homme vertueux, qui m'a cru digne d'être son ami, & je saisis l'occasion de m'en glorifier.

CAILHAVA.

ACTEURS.

MENECHME *le voyageur.*	M. St-Clair.	Frères jumeaux.
MENECHME *le marié.*	M. Chatillon.	
la Femme de MENECHME.		Mme Germain.
EROTIE, *Joueuse d'instrumens.*		Mlle Candeille.
DEMIPHON, *Vieillard, père de la Femme de Menechme.*		M. Beaulieu.
le MEDECIN.		M. Geneſt.
les ELEVES du Médecin.		MM. Boucher & Junquer.
DROMON, Orfévre.		M. Fuzil.
MIRTILDE, *Esclave favorite d'Erotie.*		Mlle Malan.
MESSÉNION, *Esclave de Menechme le voyageur.*		M. Michot.
le Maître d'Hôtel d'Erotie.		M. Duval.

Esclaves de tout ſexe.

Perſonnages muets ou parlant peu.

Le Comédien qui débite le Prologue.

La Scène est à Epidamne.

L'Auteur s'empresse de rendre justice aux Acteurs qui ont joué dans sa Pièce ; à l'ardeur qu'ils ont montrée aux répétitions, à l'empressement avec lequel ils ont demandé des conseils : aussi ont-ils obtenus les applaudissemens, même de leurs rivaux, & dans un genre dont on feignoit de les croire si loin.

PRÉFACE.

PLAUTE, le meilleur des Comiques Latins, n'eſt pas le premier qui ait traité *les Menechmes*. De ſon aveu même, il en doit la fable à Menandre. La Pièce du Poëte Grec eſt perdue. Nous ignorons s'il l'avoit imaginée ; nous ſavons ſeulement que la Comédie latine a été imitée chez toutes les Nations, & ſur-tout chez nous, ſous les titres divers des *Menechmes*, des *Jumeaux*, des *Mépriſes*, des *Reſſemblances*, &c. A-t-on ſurpaſſé, a-t-on égalé Plaute ? Je me garderai bien de décider. Je vais tranſplanter ſon Ouvrage ſur notre Théâtre ; le plaiſir de pouvoir comparer & prononcer ſera peut-être aſſez piquant pour une partie des Spectateurs.

Il eſt bien dangereux, ſans doute, de riſquer aujourd'hui une Comédie dans le genre antique : dans ce genre, où l'imagination dédaignant toute parure étrangère à Thalie, s'impoſe la loi d'être conſtamment féconde, rapide, forte de ſituations, & cependant ſimple. Auſſi les anciens Auteurs Italiens appelloient-ils ces Pièces *Comédie d'el Arte*.

Celle de Plaute a, je crois, ce mérite ; mon projet eſt d'eſſayer ſi la Muſe comique, en habit grec, ne figureroit pas ſur notre ſcène auſſi bien que ſa ſœur, ſur-tout ſi elle nous faiſoit voir que les hommes eurent toujours, à quelques nuances près, les mêmes foibleſſes, les mêmes travers, les mêmes ridicules. Le miroir feroit

d'autant plus précieux, qu'il nous montreroit nos défauts sans blesser notre amour-propre. C'est une espèce d'étude que je soumets aux connoisseurs.

Cette première partie de ma Préface avoit été insérée dans les Journaux avant la représentation de la Pièce.

Les Méprises font l'ame des Comédies. Tout ce qui les amène est une source plus ou moins précieuse, selon qu'elle fournit des méprises plus ou moins naturelles & faciles. De-là ces dessus de lettre équivoques, ces noms supposés & cette quantité prodigieuse de déguisemens de toute espèce, dont les Auteurs comiques tirent leurs principales causes du rire. Mais la Nature ne les a-t-elle pas réunies en grande partie, ces causes du rire, quand elle a donné à deux hommes le même nom, la même patrie, les mêmes parens? Quand la Nature, enfin, a fait naître deux Jumeaux tout-à-fait ressemblans, n'a-t-elle pas enrichi le Théâtre d'une mine inépuisable?

Heureux & mille fois heureux le génie qui l'a découverte! Toutes les Nations s'en sont enrichies. L'on conçoit, par cette quantité prodigieuse de Comédies, toutes tirées d'une seule, combien la différence est grande entre un sujet ingrat & un sujet fécond. Je l'ai déjà dit dans mon second volume de *l'Art de la Comédie*, le sujet *des Menechmes* est inépuisable. Pénétré de cette vérité, je luttois depuis long-tems contre

le desir de le traiter de nouveau ; j'y avois cédé ; & bientôt *mes Jumeaux*, sous les costumes d'un Médecin & d'un Notaire, alloient paroître sur la scène, quand un ami croît voir des traits, des situations qui me rapprochent trop des Comédies déjà faites sur le même fond. Il craint qu'on ne me taxe d'amour-propre, en m'accusant d'avoir donné un défi à vingt concurrens. Pour toute réponse, je jette mon Ouvrage au feu ; & bien sûr qu'une noble audace est permise, quand l'orgueil ne la fait pas naître, Plaute, c'est à toi seul que je jette le gant.

Extrait de la Comédie Latine.

AVANT-SCÈNE.

Après avoir rendu hommage dans tous mes Écrits au génie de Plaute ; après avoir fait sentir les diverses beautés répandues dans sa Comédie des *Menechmes*, il m'a été permis sans doute d'en remarquer les défauts, sur-tout lorsqu'il étoit important pour moi de les éviter. Il en est deux bien essentiels dans l'Avant-Scène.

D'abord, quand Plaute fait perdre l'un des Jumeaux, il a déjà sept ans. Comment, à cet âge, n'a-t-il pas donné des renseignemens sur sa famille, sur sa patrie ? si on l'a dérobé, comment son ravisseur a-t-il pu l'engager au secret ? Une fois maître de son sort, pourquoi n'a-t-il pas écrit à ses parens ? Ce n'est pas tout. Plaute ne fait voyager l'autre Jumeau qu'avec la ferme résolution de courir les mers, jusqu'à ce qu'il

ait trouvé son frère. Il l'annonce en arrivant à Epidamne. Est-il vraisemblable qu'à la première méprise il ne s'écrie pas: «Bon! l'on me prend pour » un autre, & l'on m'appelle Menechme ; c'est » sans doute à mon frère qu'on croit s'adresser : » je l'ai enfin trouvé ; il est ici. » Par conséquent plus de Pièce, ou du moins plus de vérité dans la Pièce.

Ajoutons à la gloire de Plaute qu'il a fondu toute l'Avant-Scène, & l'exposition dans un Prologue ; que ce Prologue tient si essentiellement à la Pièce, qu'avec un peu plus d'étendue il pourroit passer pour un premier Acte, & que les Prologues de ce genre sont les seuls bons. J'ai saisi de mon mieux l'intention du Poëte Latin.

Acte premier.

Un Parasite, fort dégoûtant ; se promet de dévorer un repas chez Menechme.

Menechme a volé une robe à sa femme ; il sort avec cette robe sur le corps, dans le dessein de la donner à sa courtisane. Il invite le Parasite à faire la débauche avec lui.

La Courtisane paroît, accepte la robe & la partie : les convives vont se promener en attendant le dîné.

La Courtisane donne des ordres à son cuisinier.

Cet acte, peu rempli, n'offre encore aucune méprise : cependant le sujet en fait desirer & en promet.

Acte II.

Menechme, le Voyageur, arrive avec son

Esclave, & se plaint de n'avoir pas encore trouvé son frère. L'Esclave lui peint les dangers qu'on court en Epidamne, sur-tout avec les Courtisanes.

Le Cuisinier revient du marché, invite le Voyageur à entrer chez sa Maîtresse, en lui promettant bonne mine & grande chère. Surprise du Voyageur, sur-tout quand le Cuisinier lui dit : « Je vous connois bien; vous vous » appellés Menechme, *& vous logez dans cette » maison ?* »

La Courtisane donne des ordres pour qu'on dresse les lits de table, qu'on prépare les couronnes, qu'on brûle des parfums; elle presse Menechme de venir se mettre à table; il hésite, cède enfin, & confie sa bourse à son Esclave, en lui recommandant de venir le chercher avant la nuit.

Voilà deux méprises dans trois scènes; mais n'est-il pas bien surprenant que le Voyageur ayant parlé à la première scène du frère qu'il cherche, n'aille pas bien-vîte dans cette maison où on lui dit que loge un Menechme.

Acte III.

Le Parasite a perdu son patron; il craint que le dîné sur lequel il comptoit ne soit avancé; il est désespéré en voyant le Voyageur une couronne sur la tête.

Le Voyageur a sur le corps la robe que son frère a donnée à la Courtisane; on l'a chargé de la faire embellir. Le Parasite le gronde d'avoir dîné sans lui, & piqué de ce qu'il ne veut pas le reconnoître, il le menace de raconter à sa femme son larcin & sa conduite.

La Servante de la Courtisane vient recommander de nouveau au Voyageur de faire embellir la robe, & lui remet de la part de sa Maîtresse, un bracelet d'or, pour qu'il le fasse mettre à neuf. Elle demande pour son compte des pendans d'oreille que le Voyageur promet, pourvu qu'elle fournisse la matière, *projetant d'en faire son profit, comme du bracelet & de la robe.*

Encore un Acte de trois Scènes. La dernière même est inutile, pour ne pas dire nuisible, puisqu'elle n'ajoute rien à la surprise de Menechme; puisque nous savons déjà qu'on l'a chargé de faire embellir la robe; puisqu'enfin on vient nous y parler d'un bracelet & de pendans d'oreille qui ne font rien à l'intrigue, & dont il ne sera plus question.

Acte IV.

Le Parasite qui, dans l'entr'Acte a tout raconté à la femme de Menechme, lui conseille de rendre son mari bien malheureux.

Menechme arrive pour dîner chez la courtisane; sa femme l'arrête, l'accable de reproches, lui demande sa robe. Le Parasite se vante d'avoir découvert tout le mystère; Menechme s'excuse en disant qu'il n'a fait que prêter la robe, sa femme lui ordonne d'aller la chercher, se renferme dans sa maison, & lui en interdit l'entrée, jusqu'à ce qu'il rapporte son larcin.

Il appelle la courtisane, il la conjure de la lui rendre cette maudite robe, il lui en promet une plus belle; la Courtisanne jure qu'elle la lui a remise, & lui défend sa porte en lui promettant bien de ne la lui ouvrir que lorsqu'il aura de l'argent comptant.

De ces trois Scènes, la première ne nous apprend rien; nous savions déjà que le Parasite avoit été instruire la femme de Menechme, des infidélités de son mari & du larcin de la robe.

Acte V.

Le Voyageur ne trouvant pas son Esclave, se répent de lui avoir confié sa bourse. Il rencontre la femme de son frère, elle reconnoit sa robe, veut se séparer d'un perfide époux; elle a déjà envoyé chercher son père.

Il arrive en faisant un long discours sur les infirmités de la vieillesse. Sa fille lui dit que son mari court les Courtisannes & s'ennivre avec elles, Le Vieillard trouve cela très-bien, il ne désapprouve que le larcin de la robe; il réprimande son prétendu gendre qui le traite fort mal, & au point qu'on le croit fou. Il se plaît à confirmer le Vieillard & sa fille dans cette idée. « Apollon lui ordonne, dit-il, de brûler les yeux » du barbon avec deux tisons ardens, de le fouler » aux pieds, de lui casser les os. » La femme prend la fuite, le Vieillard court chez un Médecin.

Le Voyageur, charmé d'avoir écarté ses fâcheux, prie le Spectateur de ne pas dire de quel côté il a fui.

Le Vieillard revient, & quoiqu'il n'ait pas été une minute hors du Théâtre, il se plaint d'être las, à force d'être resté assis, en attendant le Médecin.

Le Médecin paroît, se fait raconter les particularités de la maladie.

Arrive Menechme le Marié, à qui le Docteur demande, si le vin qu'il boit est blanc ou clairet,

si ses boyaux font grand bruit ; & sur les répon-ses, du prétendu malade, on lui soutient qu'il est fou. Le Vieillard va chercher quatre foue-teurs pour le lier, & le Médecin va préparer les remèdes nécessaires.

Menechme fait un long discours, pour se prouver qu'il n'est pas fou ; il n'ose cependant rentrer chez lui ; il attend la nuit ; sa femme, devenue plus tendre, lui permettra de coucher avec elle.

Long monologue de l'Esclave, qui re-venant chercher son Maître, se peint à lui-même ses bonnes qualités. Les quatre fouetteurs veulent lier Menechme. L'Esclave le prend pour son Maître & le délivre. Les Foueteurs, le Vieil-lard, prennent la fuite.

Menechme remercie l'Esclave, qui ne pou-vant moins faire, dit-il, pour son Maître, demande la liberté pour prix de son service. Me-nechme le croit fou & lui accorde sa demande. L'Esclave lui promet de lui rendre bien-tôt sa bourse, *& Menechme enchanté, l'exhorte à la lui porter bien vite.*

Arrive le Voyageur à qui son Esclave parle en homme libre.

Enfin les deux Menechmes se trouvent en-semble. L'Esclave dit à son Maître que son miroir marche, il se met entre les deux Jumeaux ; ceux-ci pour se reconnoître, font une longue Scène, dans laquelle ils se disent tout ce qui leur est arrivé, & malheureusement tout ce que nous savons, ils projettent d'aller vivre ensemble dans leur pays natal, & l'Eclave publie l'enchère des meubles, même de la femme, si quelqu'un en veut.

On voit que Plaute avoit réservé toutes ses forces pour le dernier Acte; mais l'on voit aussi qu'à l'exception des deux Frères & de l'Esclave, aucun des autres personnages ne prend part au dénouement; & qu'on n'y rappelle pas même les choses qui ont le plus servi à l'action. On voit sur-tout que les Anciens connoissoient bien moins que nos bons Auteurs, l'ordonnance, l'économie théâtrale.

Mœurs & Caractères de la Pièce Latine.

On est bien surpris sans doute lorsqu'on a l'imagination embellie par tout ce qu'on a lû de la galanterie des Grecs & de la magnificence de leurs Courtisanes; on est bien surpris dis-je de voir dans la Comédie de Plaute les mœurs les plus crapuleuses, mais il fut un temps ou les Romains se croyant trop respectables pour être livrés à la risée publique ne soufrirent sur la scène que des étrangers encore falut-il les avilir pour que le péuple Romain se jugeant par comparaison se crut privilégié des dieux. Aussi dans la pièce de Plaute le parasite est-il le coquin le plus dégoutant; la femme de Menechme une mégère de la dernière classe, le père un imbécile, les deux jumeaux deux fripons très satisfaits de voler l'un une robbe & des bracelets, l'autre une bource; la courtisane ne parle jamais que de débauche & d'argent, cependant il est échapé à Plaute de la raprocher un instant des Aspasie puisqu'elle ordonne a ses esclaves de dresser les Lits de table de préparer des couronnes de fleurs, de bruler les parfums les plus exquis. Quel contraste avec le reste de son rôle! il m'a

confirmé dans l'idée ou j'étois que Plaute avoit, a dessein, degradé les personages de son modèle, j'ai fait le contraire, & après avoir examiné de bien près tous les rolles, j'y ai saisi des nuances que j'ai étendues, que j'ai arangées & qui m'ont servi a donner une physiionomie plus décente & plus agréable à mes personages sans changer leurs traits principaux, ni l'effet qu'ils devoient produire.

Plaute ne met aucune différence entre les caractères de ses deux freres, & en cela il a, je crois, manqué, parceque, s'il est rare que deux jumeaux ayent absolument les mêmes traits; la même taille, le même son de voix, il est bien plus extraordinaire qu'ils ayent précisément le même caractère, sur-tout quand ils n'ont eu ni la même éducation, ni véçu sous le même ciel, ni couru la même fortune.

Les imitateurs du poëte latin ont pour la plûpart, donné dans un excès contraire: leurs deux frères ont un caractère si opposé qu'il n'est presque plus permis de les confondre, que les méprises n'ont plus la même vraisemblance & que les pectateurs, malgré sa bonne volonté, ne peut se prêter à l'illusion.

J'ai tâché de prendre un milieu entre Plaute & ses successeurs. Mes deux Menechmes ont le même penchant vers les plaisirs; mais l'un marié, observé par la famille de sa femme a toute la retenue, toute l'hipocrisie d'un mari qui craint de passer pour infidèle; l'autre libre, n'ayant jamais eu besoin de se contraindre, s'y croyant moins obligé que jamais dans une cité ou il n'est pas connu, se livre tout entier au pen-

chant qui l'entraine. En voila assez je crois pour écarter la monotonie sans blesser la vraisemblance. L'on remarquera même, & les gens de l'art m'en sauront gré sans doute, l'on remarquera que lorsque l'un de mes Ménechmes dit ou fait quelque chose qui contraste avec le caractère de celui pour qui on le prend, sa situation paroit excuser la disparate & sert même à la vraisemblance de l'intrigue. Telle est, entr'autres, la Scène où la femme de Menechme n'est pas surprise qu'à la suite d'un repas, celui qu'elle croit son mari, ait l'air leste, étourdi, qu'elle ne lui a jamais vu.

Fin de l'Extrait de la Pièce.

Plaute ! mon ambition est de te devoir encore une Comedie qui, en peignant nos mœurs, conserve la marche & le vernis de l'antiquité. Je m'empare de toutes les beautés dont ta Pièce fourmille, même de celles que tu n'as fait qu'indiquer ; je me pénètre autant qu'il est en moi de l'art inconcevable qu'à développé Molière, imitateur ; je l'invoque comme les Dévots invoquent leur patron, ou comme les Chevaliers invoquoient la Dame de leurs pensées ; je me jette dans l'arêne ; j'ose pour la troisième fois m'y rapprocher de toi, & si j'en sors, non triomphant, mais avec quelque gloire, mes Emules m'applaudiront, sans doute, & mes deux Maitres souriront à mes efforts.



LES MENECHMES GRECS,

Comédie en Prose & en quatre Actes, precédée d'un Prologue.

PROLOGUE.

(*Quand la toile se lève, la décoration est en désordre.*)

LE COMEDIEN.

Salut, illustres Romains, vous qui venez de vous couvrir d'une gloire immortelle & qui faites l'admiration, même de vos ennemis! Je suis le Comédien chargé de débiter les Prologues, & je viens vous annoncer une Comédie de *Plaute*. Elle est intitulée *les Ménech-*

mes, il l'a imitée de *Ménandre* Poëte Grec ; il n'a même changé ni les mœurs, ni le costume, mais pendant la représentation, vous n'en serez pas moins tentés de vous écrier, *Ah* ! *Ah* ! *c'est comme chez nous* ! vous êtes impatients de connoître le sujet de la pièce, & moi je suis impatient de vous l'exposer. Un habitant de Syracuse nommé *Menechme* eut un fils qui s'appella Moschus, de ce fils nacquirent deux Jumeaux si ressemblants ! si ressemblants ! que leur mère même n'auroit pu les distinguer, si elle n'eut imprimé un chiffre ineffaçable sur la poitrine de l'un d'eux, a qui l'on donna, suivant lusage des Grecs, le nom de son grand père ; on l'appella donc Menechme, l'autre fut nommé *Sosicle*.

Ces Jumeaux pouvoient à peine prononcer leurs noms, quand leur père, obligé de voyager, mène avec lui le *petit Menéchme*, arrive à Tarente pendant qu'on y célébroit les fètes de Bacchus, perd son fils dans la foule, & meurt de chagrin. On apprend cette fâcheuse nouvelle à Syracuse ; aussitôt l'on fait prendre à *Sosicle* le nom de son frère. On ne doutoit pas qu'il ne fût mort. L'on se trompoit. Un Marchand Epidamnien, l'avoit trouvé, & conduit à Epidamne. Je vais m'y transporter bien vîte, pour avoir des nouvelles sûres *du Ménechme perdu*. Voulez-vous être du voyage ? Ne craignez pas la fatigue ; notre Machiniste à des moyens sûrs pour vous transporter d'un bout du monde à l'autre, sans vous déplacer ; vous conviendrez que rien n'est plus commode,

(*La décoration change & représente une*

place publique, le Palais d'Erotie est à la droite des Acteurs, la maison de Menechme à gauche.)

Eh bien! que vous disois-je? nous voilà dans une place d'Épidamne, & j'ai déja pris tous les renseignemens nécessaires. — C'est ici que le Marchand conduisit le petit *Menechme*, c'est ici qu'il l'a adopté, & qu'il l'a marié richement. Le bon de l'aventure, est, que l'autre *Menechme*, voyageant pour son plaisir, vient d'arriver dans le Port, & que la ressemblance des deux jumeaux donnera lieu sans doute à quelques méprises. Elles sont d'autant plus faciles que les deux frères, ont présentement le même nom; que l'un, ayant perdu depuis peu son père adoptif; l'autre, son ayeul, ils portent encore cette couleur rembrunie, ce verd foncé, qui embellit si bien nos veuves, & dont *la fidèle Vénus* se couvrit, quand elle pleura, pendant deux grands jours, la mort de son cher *Adonis*.

Salut, encore une fois, très-illustre Assemblée. Vous connoissez l'avant-scène de la Comédie; il vous sera plus facile d'en suivre l'action. (1) N'oubliez pas de grace que vos succès dans tous les genres, ont été préparés par les Muses, & que vous leur devez beaucoup d'indulgence.

Fin du Prologue.

---

(1) M. Michot, débitant le Prologue, & devant jouer le rôle de Messenion, ajouta: Je vais me recueillir pour jouer un rôle dans la Pièce, & je vous demande deux graces; la première, d'oublier que vous m'avez déjà vu; la seconde, de vous ressouvenir que vos succès, &c., &c.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MENECHME, (*le marié.*)

Toujours avec l'air & le ton du sang-froid, mais un peu railleur.

OUI; ma très honorée femme! vous êtes bien aimable, bien honnête; mais vous avez de l'humeur, sans que je sache pourquoi: cela vous amuse; il ne faut pas disputer des goûts. Moi, je vais tâcher de m'amuser aussi de mon coté.

SCENE II.

L'ORFÉVRE, (1) MENECHME, (*le marié.*)

L'ORFÉVRE, *son caractère est de mettre à tout un air d'importance & de mystère.*

Serviteur, Seigneur Ménechme.

MENECHME.

Salut au plus célébre de nos Orfévres— J'allois chez vous.

(1) Pour la commodité des Acteurs de la Province, les noms des Personnages sont placés de manière à indiquer les positions. Le premier est à la droite de son interlocuteur, &c.

L'ORFÉVRE.

Je me doutais que vous aviez quelque chose à m'ordonner; vous avez beaucoup regardé dans ma boutique, dit ma femme.

MENECHME.

Vottre femme rêve, mon cher Dromond; il y a plus de huit jours que je n'ai traversé les galeries de Thémis.

L'ORFEVRE, *avec dédain.*

On n'y vend plus rien — pas même la Justice. *Fièrement.* Je loge sous les fameux portiques de Philippe.

MENECHME.

Je l'ignorais.—Savez-vous garder un secret?

L'ORFEVRE.

En doutez-vous? les Bijoutiers sont obligés, par état, à la plus grande discrétion.

MENECHME.

Sur certains profits?

L'ORFEVRE.

Point! n'avons-nous pas le secret de toutes les familles, même celui de la république? lorsqu'il est question d'éblouir une belle, de corrompre un Juge, de gagner un homme en place, Bijoux de troter, vaisselle d'Or & d'Argent de circuler. Eh? à qui se confie-t-on?

MENECHME.

Personne n'écoute, & l'appartement de ma femme ne donne pas sur cette place.

L'ORFEVRE.

Il n'y a ici que vous & moi. — Vous êtes seul.

MENECHME.

J'étais hier chez la plus aimable de nos femmes à talens, chez Erotie Je riais d'entendre nos célébres philosophes y disserter sur les modes, les ajustemens, les Bijoux, quand la belle marqua la plus grande envie d'avoir une pierre gravée, précisément comme celle-ci. Je lus dans les regards de ses adorateurs le désir de se prévenir mutuellement. Pourriez-vous me procurer le plaisir de les devancer ?

L'ORFEVRE.

Voyons — Ces pierres sont fort rares ; pour moi je n'en connois qu'une autre dans Epidamne; mais nous l'aurons — avec de l'Argent.

MENECHME.

Allez vîte l'acheter à quel prix que ce soit.

L'ORFEVRE.

Un moment. Comme vous êtes vif !

MENECHME.

Pas excessivement. On m'accuse même du contraire ; mais faites comme si je l'étais.

L'ORFEVRE.

La bague dont je vous parle appartient au grand pourvoyeur de l'armée.

MENECHME.

Tant-pis.

L'ORFEVRE, *mystérieusement.*

Tant mieux... chut... le voici, le secret de la république... le grand pourvoyeur a mal arrangé quelques chiffres; il est forcé, ne fût-ce que par pudeur, de vendre ses tableaux, ses bijoux, & dès ce soir j'achete celui dont vous avez besoin.

MENECHME.

Je puis donc sur votre parole faire présent de celui-ci à Erotie, & je mettrai dans l'écrain de ma femme...

L'ORFEVRE.

La bague du pourvoyeur. Impossible! dans ce siecle galant, de manquer à sa chère moitié avec plus de délicatesse!

MENECHME, *d'un ton moitié grave, moitié sentimental.*

Il en faut

L'ORFEVRE.

Tel vous critiquera, qui, sans tant de façons à fait disparoître les pierreries de sa femme, pour les donner tout uniment à quelque Nimphe des chœurs; mais prenez-y garde; puisque vous destinez ce cadeau à une connaisseuse, il auroit grand besoin d'être remonté.

MENECHME.

Nous verrons dans la suite. Je ne veux pas être prévenu, vous dis-je. Erotie est au bain; à son retour j'irai lui demander à dîner, & lui offrir...,

L'ORFEVRE *bas*.

Chut. Démiphon.

MENECHME *bas*.

Mon beau père ! tâchons qu'il ne s'empare pas de moi ; il est bon-homme, mais bavard.

(*l'Orfévre sort.*)

SCENE III.

LE VIEILLARD, MENECHME, (*le Marié.*)

MENECHME.

Tout a vous cher beau-père. Vous allez voir votre fille : cela est bien, très bien ! vous m'excuserez, si je vous laisse. Une affaire essentielle...

LE VIEILLARD.

Oui, oui, ne vous gênez pas.

SCENE IV.

LE VIELLARD (*seul.*)

OH ! oh ! il paroit ignorer que sa femme m'a envoyé chercher — « Mon père, mon » cher père, venez au plus vîte » ; — Au plus vîte ! au plus vîte ! vous en parlez bien à votre aise : ignorez-vous que cette maudite vieillesse n'arrive qu'avec une suite nombreuse, & que je porte mes vieux ans sur le dos, comme une vilaine marchandise bien lourde.

Hola ! quelqu'un.

SCENE V.

LE VIEILLARD, un Esclave.

LE VIEILLARD.

MA fille eſt-elle malade ? A tout événement j'ai paſſé chez ſon médecin.

L'ESCLAVE.

Notre maitreſſe paroît un peu rêveuſe, un peu inquiete ; mais elle ſe porte bien.

LE VIEILLARD.

En ce cas là, dis-lui de venir ici ; je veux reſter au Soleil ; c'eſt le dernier ami des vieillards.

(l'esclave ſort.)

SCENE VI.

LE VIEILLARD (*ſeul.*)

DU moment qu'on commence à compter les beaux jours, on en devient avare ; l'on veut en jouir.

SCENE VII.

LE VIEILLARD, la femme de MENECHME.

LE VIEILLARD.

Bonjour, ma fille, qu'eſt-ce ? pourquoi m'envoyez-vous chercher.

La femme de MENECHME.

Ah ! mon père, je suis bien malheureuse.

LE VIEILLARD.

Malheureuse ! malheureuse ! je ne vois pas trop pourquoi. Vous vivez dans l'aisance, vous portez le lin le plus beau, le tissu le plus fin ; votre maison est vaste, magnifiquement meublée, & remplie d'esclaves fainéants ; — vous êtes mere, que désirez-vous donc ?

La femme de MENECHME.

Daignez de grace m'entendre.

LE VIEILLARD.

Soit, pourvu que vous ne me parliez de rien qui m'affecte. Quand à mon âge on a dit du mal du temps présent & qu'on a, sur-tout, bien digéré, on s'est acquitté des affaires les plus importantes.

La femme de MENECHME.

Dites-moi, mon père... (*hésitant*) une femme jalouse est-elle bien insupportable ?

LE VIEILLARD, *vivement.*

Je vous en réponds ! je ne l'ai pas mal éprouvé. Feuë votre mere (que Pluton veuille garder soigneusement) ne l'étoit pas mal.

La femme de MENECHME.

Je ne suis pas jalouse au moins ! gardez-vous de le croire ! mais... il me semble que Ménechme va souvent.... là.... chez cette joueuse de Luth, notre voisine.

LE VIEILLARD, (*à part.*)

Ah ! le gaillard ; qu'eſt devenu le temps où j'étois le favori de ces belles ?

La femme de MENECHME.

Vous parlez bas, mon père.

LE VIEIELLARD.

Oui, oui ; je ſonge, que je ne ſuis pas tendre, moi ! & je ſaurai bien dire à votre époux ; « Seigneur Menechme, vous ne m'en impoſez » pas avec ce ton flegmatique que vous avez » pris depuis votre mariage, comme l'on prend » un habit de coſtume. Souvenez-vous que, » malgré les nuages répandus ſur votre naiſ- » ſance, je vous ai donné ma fille avec une » dot conſidérable. Croyez-vous m'en récom- » penſer, en rendant malheureux ce que j'ai de » plus cher au monde ? Allez, vous êtes un » ingrat, un homme ſans foi, un.... — Eh ! bien, ma fille, que dis-tu de ce ton ?

Le femme de MENECHME.

Qu'il ne vous va pas, mon père ; vous êtes naturellement ſi bon ! ſi j'oſois même dire, un peu faible, ah ! comme votre fille, qu'un rien alarme, & raſſure auſſi-tôt.

LE VIEILLARD.

Que voulez-vous ? que demandez-vous donc ?

La femme de MENECHME.

Ma tendreſſe, l'ambition de poſſéder tout entier le cœur de mon mari, peuvent m'avoir alarmée mal-à-propos ; daignez voir & raiſonner pour votre fille ; venez m'annoncer que

je ſuis une viſionnaire ; que Menechme ne reſpire que pour moi, comme je ne reſpire que pour le rendre le plus heureux de tous les hommes, & je ſerai bien ſatisfaite.

LE VIEILLARD.

A la bonne heure, voilà qui eſt raiſonnable ; mais j'exige que vous ne témoigniez ni humeur, ni dépit à votre mari, tant que vous ne pourrez pas lui prouver quelques torts : & alors, laiſſez-moi le ſoin de les lui reprocher. Sans vanité, j'étois éloquent autrefois ! & ſi cette qualité ne diminue pas avec l'âge.... Comme tant d'autres. Suffit.

La femme de MENECHME.

Vous le voulez, j'y conſens.

LE VIEILLARD.

C'eſt à merveille ; embraſſez-moi ; allons, allons, ſoyez plus tranquille.

La femme de MENECHME, *rentrant.*

Malheureuſe ſenſibilité ! feras-tu toujours le tourment des gens qui ſavent aimer ?

SCENE VIII.

LE VIEILLARD (*ſeul*).

QUE nous ſommes bons, nous autres vieillards, de nous intéreſſer aux peines des amans ! le plaiſir de ſe raccommoder efface, embellit même les chagrins qu'ils ſe font donnés ; mais la conſolation n'arrive que bien faiblement, juſqu'à nous, pauvres barbons.

SCENE IX.

LE VIEILLARD, MENECHME, (*le Voyageur*,) MESSENION.

MENECHME, *vif, leste, & admirant tout ce qu'il voit.*

LA grande, la magnifique cité !

MESSENION.

Comme les colonnes y ſont devenues à la mode ! c'eſt une manie.

LE VIEILLARD *bas.*

Quoi ! Menechme a déjà terminé cette affaire ſi eſſentielle qui l'appeloit ailleurs. Il examine bien la maiſon d'Erotie. Les ſoupçons de ma fille ſeroient-ils fondés ? Il me vient une bonne idée. Dromond & lui étoient tout à l'heure fort occupés ; s'il y a quelqu'amourette ſur jeu, l'Orfévre eſt sûrement du ſecret ; il faut que je l'interroge finement. — *à Menechme, en lui tendant la main.* Serviteur, ſervitenr ; j'ai à mon tour une certaine affaire en tête . . .

SCENE X.

MENECHME, (*le Voyageur*) MESSÉNION.

MENECHME.

EH bien ! ne voilà-t-il pas encore un homme qui me ſalue ſans me connoître ? J'arrive à Epidamne pour la première fois, & depuis le Port juſqu'ici, dix perſonnes m'ont demandé des

nouvelles de ma fanté. Les Epidamniens font bien polis envers les étrangers.

MESSÉNION.

Ah ! ah! Seigneur Menechme ; vous n'avez qu'à vous fier à ces prévenances ; fi vous faviez combien il en eft d'intéreffées dans cette Ville ; je l'ai habitée, avant de vous appartenir.

MENECHME.

Tout m'y paroît enchanteur ! on y eft à la ville ; on y eft à la campagne ; les Dames s'y promènent fans façons dans le fimple négligé du matin, & parées de leurs propres charmes.

MESSÉNION.

A-peu-près.

MENECHME.

Sous quelqu'ajuftement qu'elles foient, elles font raviffantes. La dernière qu'on voit eft toujours la plus belle ; on la prendroit pour Vénus, ou pour une de fes favorites.

MESSÉNION.

Jamais l'indulgente Déeffe n'eût en effet plus de Prétreffes qu'ici. Comme elles exercent les devoirs de l'hofpitalité ! comme elles fe piquent de faire aux étrangers les honneurs de la Patrie !

MENECHME.

Tu n'aimes pas Epidamne, à ce qu'il me paroît.

MESSENION.

Je la connois trop bien, cette charmante, cette dangereufe Cité ; le rendez-vous des vices

& des vertus; de l'ignorance & des beaux arts; des grandeurs & de la petitesse. Je la connois trop bien pour ne pas l'admirer & la craindre, cette nouvelle Thèbes, dont le tableau souvent terrible, mais plus souvent gracieux, afflige & charme en même-temps.

MENECHME.

L'on m'avoit bien dit, lorsque je t'achetai, que tu n'étois pas un homme ordinaire.

MESSENION.

C'est selon. Quand on n'a voulu faire de moi qu'un valet, je me suis borné à troquer quelques heures du travail de mes mains contre le plaisir d'être logé, vêtu, nourri sans la moindre inquiétude. Mes Patrons ont-ils desiré que le cœur fut pour quelque chose dans notre marché; mon zèle s'est manifesté de toutes les manières, & ils m'ont paié avec de l'estime, de la considération.

MENECHME.

Je suis disposé, mon cher Messenion, à faire avec toi cet échange.

SCENE XI.

L'ORFEVRE, MENECHME, MESSENION.

Les précédens.

L'ORFEVRE.

à part. *bas à Menechme.*

BON! le voilà (1). J'ai quelque chose de la dernière importance à vous communiquer.

(1) Cette Pièce vivant de méprises & de surprises, les Acteurs doivent les varier & les graduer d'après leur situation & leur caractère.

MENECME.

A moi?

L'ORFEVRE.

Oui, mais ce témoin...

MENECHME.

Je n'ai rien de caché pour lui.

L'ORFEVRE.

Soit. — Je crains bien que votre femme n'ait découvert votre caprice pour la belle Erotie, sur-tout l'histoire de la bague. Votre beau-père m'a fait prier de passer chez lui.

MENECHME.

Un moment.

L'ORFEVRE, *à part.*

Il a quelque chose d'extraordinaire.

MENECHME, *à Messenion.*

Que pense-tu de cet homme?

MESSENION.

Je pense que c'est un de ces fripons bien prévenans, dont je vous parlois tout-à-l'heure. Il n'est pas bien instruit, puisque vous ne fûtes jamais marié; mais... il est question d'une belle: on a deviné vos goûts.

MENECHME.

Il est bien plus simple de croire que c'est une méprise.

MESSENION.

Oh! oui, une méprise! on peut aisément s'en assurer. — *Haut à l'Orfevre.* Puis-je vous demander si vous connoissez...

L'ORFEVRE.

Qui? le Seigneur Menechme?

MENECHME

MENECHME, *à part.*

Quelle ſurpriſe !

MESSENION, *à Menechme, à part.*

Eh ! bien, Seigneur.

MENECHME.

Tu m'auras nommé, il aura retenu mon nom

MESSENION.

Haut à l'Orfèvre.

Voyons encore. — Cependant le Seigneur Menechme eſt étranger.

L'ORFEVRE.

Qui le ſait mieux que moi ? je l'ai vu débarquer ; je ne l'ai preſque pas perdu de vue depuis ſon arrivée.

MESSENION, *à part, à Menechme.*

Vous l'entendez ; il ſe ſera informé au Port de votre nom, de votre fortune ; de-là ſon plan, qui, quoique d'abord un peu embarraſſé en apparence...

MENECHME.

Il n'y a qu'à ſe mocquer de lui, de ce qu'il projette, & l'envoyer promener.

MESSENION, *haut à l'Orfevre*

Nous ſommes occupés, laiſſez-nous, je vous prie.

L'ORFEVRE, *à Menechme.*

Vous n'y penſez pas. Encore une fois, ſi votre beau-père me parle de la bague. Que dois-je répondre ?

MENECHME, *impatienté.*

Tout ce qu'il vous plaira.

L'ORFERVRE.

Vous vous en rapportez donc à moi ? à la bonne heure. Je verrai les questions qu'on me fera ; *il fait quelque pas & revient.*

MESSENION.

Encore !

L'ORFEVRE.

Sur-tout n'allez pas vous troubler ni marquer le moindre embarras, quand on vous parlera de la belle Erotie & de votre présent. J'aurai tout prévu, tout arrangé d'après nos projets : vous pouvez y compter.

SCENE XII.

MENECHME *le Voyageur*, MESSENION.

MESSENION.

C'EST bien plutôt de ses projets qu'il parle cet homme officieux ! Il s'en va fort satisfait, je gage, d'avoir tendu quelques fils imperceptibles avec lesquels on ourdira, on tramera une intrigue, qui se mêlera insensiblement, & dont vous aurez toutes les peines du monde à vous débarrasser.

MENECHME.

Bà ! tu vois tout en noir. — Ecoute, que

ſignifie ce bruit ? on croiroit entendre la marotte de Momus. *On entend des grelots.*

MESSENION.

On ſe tromperoit de peu : ce ſont les jeunes gens qui ont couronné leurs courſiers de grelots, pour briller à l'une *des trois fêtes du Bois ſacré ;* & ils ſe croiront couverts de gloire, ſi leurs habits, leurs chars & leurs maîtreſſes ont été diſtingués.

MENECHME.

Allons les voir paſſer. Cette curioſité eſt permiſe à un étranger ; mais, nous reviendrons dans cette place, elle me plaît ; j'aimerois à l'habiter ; les palais qui l'entourent me paroiſſent autant de temples.

MESSENION.

La plûpart ſont en effet dédiés à Plutus, à l'Amour — & ſur-tout à Vulcain.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EROTIE, (*elle eſt appuyée nonchalament ſur Mirtilde, ſa favorite ; elle eſt précédée & ſuivie de pluſieurs esclaves de tout ſexe portant des Eſſences, des Parfums, & tout ce qui a pu ſervir pour le bain de leur maîtreſſe.*

EROTIE.

PLAINS moi, ma chere Mirtilde : je me ſuis

baignée à coté de femmes qui avoient des Essences passées, & je crois respirer encore ces vilaines Odeurs — Quand ma salle des Bains sera-t-elle done finie ?... je le vois bien, il faudra que comme Phœnisse je m'attache un Architecte.

(*quelques esclaves entrent chez Erotie*)

SCENE II.

MENECHME (*le marié.*), EROTIE, MIRTILDE, Quelques esclaves sur la porte D'Erotie.

MENECHME.

SALUT à la belle, à la ravissante Erotie.

EROTIE.

Eh ! bon-jour. Voilà qui est singulier, j'ai cru vous avoir vu tout à l'heure, de ce coté, devant *le Lycée*; vous paraissiez même surpris d'y voir entrer des Disciples de soixante ans, & des jolies Philosophes de seize, quand je vous ai adressé des agaceries que je me reproche, puisqu'elles ne vous sont point parvenues.

MENECHME.

Toujours bonne ; aussi viens-je sans façon vous demander à dîner.

EROTIE, *minaudant.*

Ah ! j'ai si mal dormi, j'ai de l'humeur' & je ne serois pas aimable.

MENECHME.

Je vous en défie.

EROTIE, *souriant.*

Croyez-vous — A propos je suis une étourdie — Mirtilde ; n'ai-je point promis d'être d'un grand festin chez l'une de nos premieres Citoyennes ?

MIRTILDE.

Oui, Madame.

EROTIE, *avec humeur.*

Rien n'est plus excédent ! Cette femme à des étrangers, elle veut se parer de moi, de mes talens, d'honneur ! il y a des jours, où ma célébrité me pese, me fatigue ; mais il faut bien faire quelque chose pour les prôneurs — Ah ! ah ! je ne vous connoissois pas ce bijou.

MENECHME, (*lui présentant la bague.*)

Vous voudrez bien l'embellir j'espère.

EROTIE.

Moi, mon cher, Ménechme !

MENECHME.

N'est-ce pas à peu près ce que vous avez paru désirer ?

EROTIE.

Mais, mais, où avez-vous donc fait cette délicieuse découverte j'avois tant cherché — Comme il est complaisant ! — C'est bien la plus excellente gravure ! — Comme il est aimable ! — La plus belle tête ! —C'est qu'il est adorable mon cher Ménechme.

MENECHME.

Je suis flatté qu'une bagatelle, un rien...

EROTIE, *avec dignité.*

Voilà pourquoi j'accepte de vous ce présent, & si je fais élever quelque jour une Pyramide ou construire un théatre, ce ne seront pas les hommes aimables qui y contribueront.

MENECHME.

Aussi délicate, que belle!

EROTIE.

Le cadeau est charmant. il est charmant! quand je me serai régalée du plaisir de le porter, je ferai monter la pierre sur un fond Octogone. Je travaille depuis deux jours à les mettre à la mode; & vous savez, comme les femmes qui affectent le plus de nous dédaigner, saisissent avec empressement nos goûts, nos parures, même notre ton, nos manières, &quelque-fois nos mines qui, par parenthese, leur vont fort mal.

MENECHME.

J'ai déja prévenu le célébre Dromond.

EROTIE, (*part d'un grand éclat de rire.*)

Il me passe par la tête une idée assez folle, & qui me réjouit beaucoup. — Je suis tentée, de laisser là mon illustre Citoyenne, son festin, ses convives, — Je crois voir la mine quils feront, & leur désespoir; quand on leur dira... que je suis indisposée! ne puis-je pas avoir comme une autre mes extinctions de voix, mes éblouissemens?... oui voilà qui est décidé je suis malade, bien malade! malade à périr! & vous assisterez à mon petit couvert.

MENECHME.

L'idée est des plus heureuses,

EROTIE.

Mirtilde, donnez des ordres à mon maître d'hôtel.

Mirtilde entre un instant chez Erotie.

EROTIE.

Nous dinerons dans mon petit cabinet — j'en rafolle! la tête m'en tourne! je suis bien aise que vous le voyez avant tout le monde. Le Labyrinthe, & les jardins irréguliers de Phinelé, la maison couverte en cuivre de Parthénis, tous les Temples dédiés par nos belles au Dieu du mystère, n'attireront pas, j'en suis sure, un aussi grand nombre de connoisseurs. — Je l'ai fait orner de nouveau, exprès, pour occuper vingt Artistes du plus grand mérite qu'on laisse languir dans l'oubli.

MENECHME.

Peut-être n'ont-ils pas eu l'adresse de dire qu'ils venoient de loin.

Le maître d'hôtel traverse le théatre précédé de deux Esclaves.

EROTIE.

Précisément — C'est ma manie à moi, que l'amour des talens: je me plais à les accueillir, à les enrichir.... à les protéger.

MENECHME.

Et voilà ce qui met les belles bien audessus

d'un Conquérant. Ses victoires détruisent les chefs-d'œuvres de l'art, les votres les multiplient.

EROTIE.

Ajoutez qu'une belle ne doit ses conquêtes qu'à elle-même. — Sans adieu. Je vous demande le temps de faire un peu de toilette. Si je me trouve jolie, attendez-vous à me voir bien méchante ; sinon je serai la bonté même, un pauvre petit mouton,... je vanterai... jusqu'aux talens de mes rivales.

MENECHME.

Vous serez toujours le désespoir des femmes, & l'admiration des hommes.

SCENE III.

MENECHE (*le marié*) *seul.*

VOILA, je crois mes petites affaires assez bien arrangées — Où sont-ils les maris qui s'ennuient chez eux ? qu'il viennent prendre exemple sur moi ; je ne me plains pas, je ne fais point tapage, j'ai l'art de me ménager en secret de petites consolations, & mes jours toujours purs, toujours sereins — Ma femme — Ah ! je me trompe, le temps s'obscurcit.

SCENE IV.

MENECHME *le marié*, sa femme, un Eclave.

La femme de MENECHME, (*à l'esclave*,

VA dire promptement à mon père que pour cette fois j'ai le plus grand besoin de sa présence—

Le perfide peut seul m'avoir fait ce larcin.... & pour qui ?

MENECHME.

Qu'est-ce ? vous n'avez pas l'air bien satisfaite.

La femme de MENECHME.

J'aurois tort, ne suis-je pas la femme la plus heureuse ?

MENECHME.

à part.

Tant mieux — Gare l'orage.

La femme de MENECHME.

N'ai-je pas l'époux le plus tendre ?

MENECHME.

à part.

Rien n'est plus vrai — Il est prêt déclater.

La femme de MENECHME.

Le plus délicat ?

MENECHME.

à part.

Elle fait quelque chose, mais quoi ? je crains *haut.* de me trahir — Voilà comme vous êtes mon cœur ; vous avez la manie, de ne jamais dire ce qui vous déplaît.

La femme de MENECHME.

Eh ! la belle occasion, si je n'avois promis... Ah ! mon père, mon père...

MENECHME.

Ne suis-je pas, de votre aveu, l'époux le plus tendre ?

La femme de MENECHME.
à part.

Il eſt vrai — Le traître!

MENECHME.

Le plus délicat ?

La femme de MENECHME.
à part.

Aſſurément. — l'infidèle.

MENECHME.

Vous convenez que vous êtes la femme la plus heureuſe.

La femme de MENECHME.
avec vivacité.

Eſt-ce que je me plains? eſt-ce que j'ai un air fâché? ne ſuis-je pas au contraire fort calme? d'ailleurs voici mon père; il jugera de l'innocence de vos procédés.

MENECHME.
à part.

Je ne ſuis pas du tout à mon aiſe.

SCENE V.

MENECHME *le marié*, LE VIEILLARD, la femme de MENECHME.

LE VIEILLARD *enchanté.*

UN tendre tête à tête! à merveille mes enfants! j'aime à vous voir d'auſſi bonne intelligence.

La femme de MENECHME.

Mon père...

LE VIEILLARD *l'intérompant.*

Voilà, ma chere fille, l'effet de la douceur que je vous ai recommandée.

La femme de MENECHME.

Apprenez..

LE VIEILEARD *l'intérompant toujours.*

Un raccommodement ! rien n'eſt plus agréable ! & ne pas attendre d'être chez ſoi. cette impatience m'enchante. Voilà comme j'étois.

La femme de MENECHME

Non. Vous n'avez jamais reſſemblé au plus indigne des hommes.

LE VIEILLARD *avec impatience.*

Oh ! voyons. Expliquons nous ; que je ſache enfin qui je dois gronder que je legronde que ce ſoit fini une fois pour toutes.

La femme de MENECHME.

Vous allez frémir.

MENECHME.

à part.

Encore une fois, que ſait elle ? ma ſituation eſt aſſez embaraſſante.

La femme de MENECHME.

N'a t-il pas eu l'indignité de prendre dans mon écriain.....

LE VIEILLARD, *avec fineſſe.*

Dans ſon écrain. Ménechme l'y voilà.

MENECHME *embaraſſé.*

Oui, l'y voila.

LE VIEILLARD *riant.*

Ah ! ah ! la chose est trop plaisante.

La femme de MENECHME.

Vous riez !

MENECHME *surpris.*

Il rit !

LE VIEILLARD.

Je me doutais bien, qu'elle prendroit mal cette espiéglerie, si elle s'en appercevoit.

MENECHME.

Je m'en doutais aussi.

Le femme de MENECHME.

Vous voulez que je lui sache gré de m'avoir enlevé une bague d'un grand prix.

LE VIEILLARD.

Sans doute.

MENECHME.

à part.

Le malin vieillard s'amuse a me railler.

LE VIEILLARD.

Si vous saviez pourquoi ce larcin !

La femme de MENECHME.

Je ne le devine que trop ! est-il rien de plus affreux.

LE VIEILLARD.

Dites de plus galant.

La femme de MENECHME.

Pour Erotie

MENECHME *à part.*

Hai !

LE VIEILLARD.

Pour vous.

La femme de MENECHME.

Vous me feriez mourir de dépit — parlez du moins, perfide.

MENECHME.

Moi ? je m'en garderai bien. N'avez-vous pas voulu que votre père jugeât de l'innocence de mes procédés ? ce sont vos propres mots.

La femme de MENECHME.

Son sang-froid redouble ma colère.

LE VIEILLARD.

Allons, mon gendre, allons, allons il faut la mettre dans le secret.

MENECHME.

Puisque vous le savez.....

LE VIEILLARD.

Comment, si je le sais ! oh ! je ne suis pas dupe. Je vous ai surpris ce matin avec Dromond

MENECHME.

à part.

Avec Dromond, je suis perdu.

LE VIEILLARD.

Je l'ai envoyé chercher, je l'ai finement interrogé, il a voulu feindre, mais il a fini.....

MENECHME.

Par vous tout dire ?

LE VIEILLARD.

Oui. Il m'a fait l'aveu le plus Sincere.

MENECHME *à part.*

Le traître !

La femme de MENECHME. *vivement.*

Il se trouble — Eh ! bien mon père, que vous a dit Dromond ?

LE VIELLARD.

Que Ménechme trouvant la bague trop simple pour une femme jeune, riche, aimable, lui a ordonné de l'embellir, & de la rendre plus digne de vous. Eh! grondez maintenant, le tour est-il d'un mari ?

La femme de MENECHME.

Seroit-il possible ?

MENECHME *à part respirant.*

Ah !.. je reviens de loin.

La femme de MENECHME.

Que je suis confuse !

LE VIEILLARD.

Sans doute ! pour certaines femmes il est bien plus agréable d'avoir à se plaindre, que d'avouer un tort — avancez Ménechme, & embrassez-vous.

MENECHME *passant entre sa femme & le Vieillard.*

Suis-je toujours un monstre ?

La femme de MENECHME.

Ah ! mon ami, si tu étois coupable, je t'aime tant qu'il auroit bien fallu finir par te pardonner ; je te demande de me traiter de même.

MENECHME.

Et pour te convaincre que mon larcin n'étoit pas destiné à une autre, je vais le chercher, & le rapporter tel qu'il sera, au véritable objet de ma tendresse.

Il la conduit vers sa maison.

LE VIEILLARD.

Le voilà le Phénix des maris.

La femme de MENECHME *de sa porte.*

Tu ne me trompes point, Ménechme, je te reverrai bientôt?

MENCHME.

Tu peux t'en fier à mon impatience.

LE VIEILLARD.

Rentrés, je suis sa caution.

SCENE VI.

LE VIEILLARD, MENECHME (*le marié.*)

LE VIEILLARD, *ramenant son gendre.*

Hum ! sans moi la jeune tête alloit-elle partir ?

MENECHME.

Il y a quelqu'apparence.

LE VIEILLARD.

Convenez-en : vous avez été intrigué, quand je vous ai parlé de Dromond.

MENECHME.

Beaucoup !

LE VIEILLARD.

Vous vous doutiez bien que je l'aurois contraint à me dire la vérité.

MENECHME.

Je le craignais.

LE VIEILLARD.

Il a bien vu que je n'étois pas de ces hommes crédules, à qui l'on persuade ce qu'on veut.

MENECHME.

A qui le dites vous — je vais joindre Dromond.

LE VIEILLARD.

Et le quereller, n'est-ce pas ?

MENECHME.

Puisque vous le voulez je le remercierai, & *à part.* je reviendrai bien vite avec la bague., du Pourvoyeur.

LE VIEILLARD.

A merveille. C'est on ne peut pas mieux arrangé!

MENECHME.

Votre suffrage me fait grand plaisir.

Le Vieillard.

LE VIEILLARD.

Par où passez-vous donc ?

MENECHME.

Laissez faire, Dromond doit être à certaine vente où je suis plus sur de le trouver.

il sort.

LE VIEILLARD *de loin.*

Je tiendrai compagnie à ma fille, & à votre retour nous dinerons gaiement ensemble.

SCENE VII.

LE VIEILLARD, LE MAITRE-D'HOTEL, (*les esclaves portant des provisions sur un brancard fort orné.*)

LE MAITRE D'HOTEL.

Vous dinerez ensemble, dites-vous ; est-ce que vous êtes de la partie ? cela m'étonne.

LE VIEILLAD.

Il est bien surprenant en effet que je dine avec mon gendre.

LE MAITRE D'HOTEL.

De par comus, vous rencontrez bien ! j'ai là des mets qu'on réservoit pour la table du plus friand de nos grands-Prêtres ; mais d'après Mirtilde, Ménechme devoit dîner tête-à-tête avec Erotie.

LE VIEILLARD.

Ménechme doit dîner tête-à-tête, avec Erotie !

LE MAITRE-D'HOTEL.

Sans doute.

LE VIEILLARD.

Ah le traître ! le perfide ! & j'offrais d'être sa caution. C'est pour étourdir sa femme sur ses infidélités qu'il lui fait des cadeaux (1). Je ne suis pas un beau-père bien ridicule, mais il me semble qu'au moment d'une réconciliation surtout, il peut bien garder quelques ménagements & dîner chez lui. Allons bien vite lui écrire, & l'esclave l'attendra ici. la précaution est très essentielle !

Le Maître-d'Hotel fait signe au Vieillard d'entrer chez Erotie ; il entre chez sa fille avec humeur.

SCENE VIII.

LE MAITRE-D'HOTEL, *seul.*

Voilà un dîner qui trouble bien la cervelle du bon homme — Oh ! oh ! dépêchons nous. Notre convive n'étoit pas loin.

SCENE IX.

MENECHME (*le voyageur*,) MESSENION.

MENECHME.

Quel tableau mouvant ! comme il est agréable ! comme il se renouvelle avec rapidité !

---

(1) Pendant que le Vieillard se parle, le Maître-d'Hôtel donne des ordres aux Esclaves qui entrent.

j'aime ces Amazones, qui, la tête surmontée du panache de Minerve, volent à travers une nuée de poussiere dans des Chars brillants & semblent vouloir dévancer le Zephir.

MESSENION.

Pour moi, elles me font trembler — je préfére ces Enchanteresses qui gardent le terre-à-terre, & font d'un air distrait, avec leurs petites baguettes, des cercles, des conjurations pour enchaîner les libertés.

MENECHME.

Convenons l'un & l'autre que toutes ces beautés cédent la pomme à la femme adorable, divine, qui a daigné me sourire devant le Lycée; ses traits sont pour toujours gravés là.

SCENE X.

EROTIE, MENECHME, MESSENION, MIRTILDE, *quelques esclaves derriere Erotie & Mirtilde.*

EROTIE.

Que mes esclaves dressent avec soin les lits de table; qu'ils préparent les couronnes de fleurs, & qu'on brule le s prfums les plus exquis.

MIRTILDE *rentrant.*

Oui belle Erotie.

MESSENION.

Erotie! nous sommes perdus! la voila déjà

cette Erotie dont l'homme officieux nous a parlé.

MENECHME.

Ah! Messénion. C'est elle, c'est la beauté que je viens d'admirer! Quels yeux! quel son de voix.

MESSENION.

Oui, elle est Syrene, soyez Ulisse.

EROTIE *à près avoir regardé quelque tems.*

Eh bien! que faites-vous là? je ne suis pas du tout satisfaite de votre peu d'empressement, je vous en avertis.

MENECHME:

Hélas, madame, vous vous méprennez sans doute. A qui croyez-vous adresser un reproche aussi flatteur?

EROTIE.

A qui donc, si ce n'est à mon cher Ménechme?

MENECHME, *bas à Messénion.*

Tout le monde sait donc mon nom; il semble faire proverbe.

MESSENION *bas.*

L'homme officieux à la mémoire heureuse.

EROTIE

Donnez-moi la main, & venez vous mettre à table.

MENECHME.

On ne peut inviter avec plus de grace, cependant vous trouverez bon que je me dispense d'accepter.

EROTIE.

Pourquoi donc m'avez-vous demandé à dîner ?

MENECHME.

Quand ?

EROTIE.

Ce matin.

MESSENION, *à part avec joye.*

Bon ! la voilà qui s'embarasse.

EROTIE.

Auriez-vous peur d'être entendu de votre femme.

MESSENION *bas.*

Oui ; votre femme de la façon du fourbe qui vous a vu débarquer ; ils sont en déroute.

EROTIE.

Vous riez ?

MENECHME.

Apprenez qu'on vous a trompée. Jamais je ne fus marié.

EROTIE.

Oh ! la plaisanterie est trop forte, & dure trop long-temps. Je suis piquée au vif.

MENECHME *bas.*

Ma foi, je vais céder à son invitation. Mais regarde là donc.

EROTIE.

Vous êtes cause que j'ai manqué de parole

à la meilleure compagnie— Il n'eſt pas tard, & je puis la ſurprendre agréablement.

MENECHME.

Daignez m'écouter.

EROTIE.

Non. Du moins l'on me ſaura gré de ma

à l'un de ſes eſclave.

complaiſence!— Qu'on avertiſſe le conducteur de mon char.

MENECHME.

Je n'ai qu'un mot à vous dire, pour me juſtifier.

EROTIE.

à un ſecond eſclave.

Je ne veux rien entendre — Qu'on attele les plus rapides de mes Courſiers.

MENECHME *à part.*

Tout coup vaille. Elle employe la ruſe,

bas à Erotie d'un air miſtérieux

imitons là. — cet eſclave eſt l'eſpion de ma femme.

EROTIE *s'arrêtant.*

Tout de bon ? ceci devient différent —

à ſes esclaves.

Qu'on ne ſe preſſe pas.

MESSÉNION *à part.*

Que lui dit-il ? il paroît la calmer

MENECHME.

J'ai feint de refuser, crainte qu'il n'instruisit ma jalouse.

EROTIE.

En ce cas là. Je vous pardonne le moment *à ses esclaves.* d'humeur que vous m'avez donné. — je ne sortirai pas.

MESSENION *à part.*

Oh ! la dangereuse femelle !

EROTIE.

Débarrassez-vous de votre importun & venez bien vite me joindre.

MENECHME.

Je brule de vous suivre.

EROTIE *lui donnant sa main à baiser.*

Je reconnois enfin mon chèr Ménechme.

SCENE XI.

MENECHME) *le voyageur*,) MESSENION.

MENECHME *riant.*

Eh bi n ! Messénion, que dis-tu de mon avanture ?

MESSENION.

Moi ! Seigneur, je dis qu'elle file assez bien, c'est-à-dire de manière à ne pas laisser voir comme elle finira.

MENECHME.

Elle eſt trop plaiſante, & je veux m'en amuſer. Je te conſeille d'en rire avec moi.

MESSENION, *avec un rire forcé.*

Rions, puiſque vous le voulez.

MENECHME.

Va; la belle en ſera pour ſes parfums & ſes couronnes.

MESSENION *vivement.*

Vous ne vous doutez point des pièges qu'on vous tendra. Voilà d'abord Erotie amenée ſur la ſcène, comme je l'avois prédit. Je ne ſerois pas ſurpris que pour avoir du renfort, on ne vous mit aux priſes avec la prétendue épouſe, peut-être même le beau-père.

MENECHME *légèrement.*

Eh bien! l'épouſe & le beau-père ſeront plaiſantés; ne m'as tu pas prévenu?

MESSENION.

Jusque ici ce ſont les feuilles qui ſont tombées ſur vous, mais craignez que les arbres ne vous écraſent.

MENECHME.

Suis-je un enfant — Tu ne crains pas j'eſpère pour ma tendre innocence.

MESSENION.

Je crains pour notre Dieu Tutélaire, pour votre bourſe enfin, ſans le ſecours de laquelle nous ne pouvons retourner à Syracuſe — De

grace, que je la voye encore une fois pour lui faire mes derniers adieux.

MENECME, *tirant sa bourse de sous sa ceinture.*

Tiens, fais disparoître le valet moraliste, & j'accorde au valet honnête-homme la confiance qu'il mérite, je te charge du *sac pécuniaire.*

MESSÉNION.

Quoi! tout de bon?

MENECHME.

Je te donne la journée pour reconoître Epidamne & ce soir, si je tarde trop, tu viendras me chercher.

SCENE XII.

MESSENION, MENECHME, un ESCLAVE, *sortant de la maison de Menéchme le marié.*

L'ESCLAVE.

Seigneur cette lettre est pour vous.

MENECHME.

Pour moi! — Qui peut m'écrire? (*il hésite & prend enfin le rouleau.*) Le voilà parti.

SCENE XIII.

MESSÉNION, MENECHME *le voyageur.*

MESSENION *avec intérêt.*

Lisez de grace.

MENECHME *lit.*

» Demiphon à son cher Menechme salut »
—Eh bien! ne voila-t-il pas encore une connoissance intime.

» Je ne suis pas un censeur bien rigide,
» mon cher Ménechme, quoique vieux je
» trouve bon que les jeunes gens goûtent les
» plaisirs de leur âge; mais je veux qu'ils
» sachent se les procurer de manière à être heu-
» reux dans leur maison.

MESSENION.

Ah! ah! de la morale? comme elle vient à propos.

MENECHME.

Messénion?

MESSENION.

Seigneur?

MENECHME.

Vous êtes un mauvais railleur. Vous avez fait écrire cette lettre.

MESSENION.

Comment l'aurois-je pu? vous ai-je quitté depuis votre arrivée?

MENECHME.

Il dit vrai. Continuons.

» Nos femmes à talens sont charmantes;
» celles sur-tout qui se distinguent comme
» Erotie méritent des autels.

MESSENION.

Un moment! comme Erotie! voilà qui

acheve de me justifier. Savois-je que vous vous passionneriez pour cette belle ?

MENECHME.

Tu as raison. Mais par quel enchantement, le moraliste le sait-il ? je l'ignorois moi-même, il n'y a qu'un instant.

MESSENION.

Je suis comme vous ; j'ai beau creuser mon cerveau.

MENECHME *lit.*

» Rendons leur un juste tribut d'admiration
» & d'applaudissements, mais cédons, nous
» autres Citoyens aux grands de la Républi-
» que, le bonheur de suivre publiquement
» leur char : soyez sur-tout assez prudent,
» pour ne pas dîner chez elle aujourd'hui, je
» l'exige »,

Plus je réfléchis, moins je comprens pourquoi & comment ce Demiphon, que je ne connois pas, peut si promptement s'intéresser à moi.

MESSENION *à part.*

Ah ! si les leçons du Vieillard pouvoient
haut.
venir à mon secours — Seigneur, que pensez-vous du sermon ? il me paroit bien raisonné : il nous vient de quelque Dieu qui nous aime — Vous revez. Que décidez-vous?

MENECHME *vivement.*

Qu'Erotie est la beauté même, qu'il est doux de lui rendre les armes, puisqu'elle réunit toutes

les graces à des talents diſtingués ; que tout galant homme doit s'en faire honneur, & que le Vieillard n'en parle que par envie.

MESSENION.

Songez....

MENECHME (*du ton le plus poſitif.*)

Paix, ſongez-vous même, que je ſuis le maître & vous l'eſclave.

MESSENION (*confondu.*)

J'obéis, Seigneur. Vous ne pouviez en moins de mots me dire plus de choſes.

SCENE XIV.

MESSENION *ſeul.*

Le voilà lancé, mais je le tiens l'objet de mes tendres ſoucis ; je le preſſe ſur mon sein. J'empêcherai ſur mon honneur que ce butin precieux ne nous ſoit enlevé par le Pirate qui nous pourſuit. — Ah ! comme il eſt heureux le Seigneur Ménechme, d'avoir à ſon ſervice un homme ſage, prudent, fidèle, ſur-tout! Un autre eſclave à ma place... Attendez que pourroit-il faire ?... Ah ! ah ! bien des choſes... il pourroit d'abord mettre une lacune de quelques mers entre ſon maître & lui, enſuite le miſérable faquin d'eſclave pourroit devenir... quoi ? avec de l'Or on a le choix.... il pourroit devenir un faquin d'importance, n'eſt-ce rien ?.. Puis grace à cette métamorphoſe auſſi prompte que com-

mune — Tout beau, Messénion, apprennez, vous qui raisonnez si bien, qu'on ne doit jamais calculer les avantages que le vice a sur la vertu, & pour cause.

FIN *du second Acte.*

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MENECHME, (*le Voyageur*) *sortant enchanté de chez Erotie, & couronné de fleurs; il doit être plus gai que dans les Scénes précédentes.*

J'AI prudemment éludé quelques questions d'Erotie, auxquelles je n'entendois rien; mais on dira de cette belle tout ce qu'on voudra, son éclat éblouit, sa gaieté amuse, sa langueur intéresse, ses talens enchantent, ravissent, & je ne vois plus en elle qu'une femme accomplie! Allons vîte, faire remonter cette pierre, puisqu'elle le desire. — O Dieux! quel contretemps. J'ai remis ma bourse à Messenion, je lui ai donné la journée pour se promener, Imprudent que je suis! où le trouver? Erotie va m'accuser d'indifférence; je lui ai promis de lui rapporter la bague ce soir même... à qui m'adresser sans argent, sans crédit?... Si je connoissois du moins un Orfévre....

SCENE. II.

MENECHME (*le Voyageur.*) L'ORFEVRE.

L'ORFEVRE, *se trouvant derrière Menechme.*

Le voilà l'Orfevre. Fort à votre service.

MENECHME.

En voici bien d'une autre!

L'ORFEVRE.

J'arrive à-propos, à ce qu'il me paroît.

MENECHME.

Très-à-propos, si c'est pour me servir, & mon esclave n'auroit pas eu tort de vous nommer l'homme officieux.

L'ORFEVRE.

Il me semble que je mérite assez cette épithète. Cette couronne de festins, votre air joyeux, tout me dit que votre dîné chez Erotie a réussi. Auroit-il eu lieu, si comme je vous l'ai promis ce matin, je n'avois arrangé vos affaires?

MENECHME.

Je vous en remercie. Quel festin, que celui où la volupté, après avoir choisi les mets les plus délicats, les vins les plus délicieux, sourit elle-même sur la bouche de l'enchanteresse qui préside à la fête, brille dans ses yeux, dirige tous les gestes, & se joue jusques dans les vêtemens légers de vingt esclaves jolies!

L'ORFEVRE.

Je suis charmé de vous avoir rendu un ser-

vice dont vous paroiſſez ſi ſatisfait. — Voulez-vous que je m'occupe préſentement de remonter cette bague ?

MÉNÉCHME.

Allons, le voilà encore du ſecret.

L'ORFEVRE.

Je ſuis fâché de vous dire que vous ne devez plus compter ſur le grand pourvoyeur.

MENECHME.

Peu m'importe. Graces à vous, je peux me paſſer de tous les pourvoyeurs du monde.

L'ORFEVRE.

Tant mieux! j'aime à être achalandé. — Voici des fonds à la mode, des fonds octogones. Choiſiſſez.

MENECHME.

Des fonds octogones? mot à mot ce que m'a dit Erotie. — Quand lui avez vous parlé ?

L'ORFEVRE.

Jamais.

MENECME.

Qui vous a vu de ſa part ?

L'ORFEVRE.

Perſonne.

MENECHME, *à part.*

Comment donc fait-il tout? Comment arrange-t-il tout ? Meſſenion ſe trompe. Cette ville eſt peuplée de devins bien plus que de fripons.

L' ORFEVRE.

Vous semblez indécis.

MENECHME.

C'est que par malheur je n'ai pas d'argent sur moi.

L'ORFEVRE.

En avez-vous besoin avec Dromond?

MENECHME.

à part. *haut,*

Je reste confondu. — Je vous annonce que je ne veux pas perdre ce bijou de vue.

L' ORFEVRE.

J'en suis charmé. Quand vous serez dans mon magasin, peut-être aurez-vous fantaisie de quelque chose; il est tout à votre service. Déterminez-vous, & je suis à vos ordres. — Souvenez-vous de mon adresse; sous les Portiques de Philippe. Le premier Bijoutier à gauche, après le nouveau Temple de Thalie.

SCENE III.

MENECHME (*le Voyageur*, *seul.*)

Qu'EST-CE que je risque, en ayant l'œil sur les ouvriers, & sur leur ouvrage? Rien. D'ailleurs, je n'ai pas d'autre ressource. Trop heureux qu'elle s'offre comme par enchantement! allons sous les Portiques de Philippe, chez le premier Bijoutier à gauche.

Le précédent,

SCENE IV.

Le précédent, LE VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

IL a reçu ma lettre, & il ne rentre pas ! mais n'eſt-ce pas lui avec une couronne de feſtin ſur la ? tête — Mènechme.

MENECHME.

Qui m'appelle ?

LE VIEILLARD.

C'eſt moi,

MENECHME.

Que deſirez-vous, bon-homme ?

LE VIEILLARD.

Le bon-homme deſire vous dire que votre femme vous attend pour dîner, & que vous l'offenſez, en donnant la préférence à ſa rivale. Il me ſemble que le bon-homme ne radote point encore.

MENECHME.

En êtes-vous bien sûr ¿

LE VIEILLARD.

Comment, ſi j'en ſuis sûr:

MENECHMNE.

Pour moi, j'en doute, ſur-tout, quand vous me parlez de ma femme. On me l'a bien annoncée, mais je ne l'ai jamais apperçue.

LE VIEILLARD.

Quoi! vous osez désavouer la plus respectable des épouses! démentez donc ces yeux qui vous ont vu devant l'Autel de l'Hymen, les témoins qui vous y ont accompagné, la dot de mille talens d'or que je vous ai comptés.

MENECHME.

Mille talens d'or! auriez-vous encore quelques filles à marier?

LE VIEILLARD.

Le trait est fort! — mais surcroit d'inquiétude. La voici cette infortunée; pouvoit-elle arriver plus mal-à-propos?

MENECHME.

Ma femme! je ne suis pas fâché de faire connoissance avec elle.

SCENE V.

LE VIEILLARD, MENECHME (*le Voyageur*,) la femme de l'autre MENECHME.

La femme de MENECHME.

JE l'avouerai, mon cher Menechme, mes soupçons n'étoient pas bien dissipés, tu me les pardonnes, puisque tu ne m'en es que plus cher?

MENECHME, *après avoir admiré sa belle-sœur.*

Beau-père, votre fille est charmante!

La femme de MENECHME.

Elle sait du moins t'aimer. Bon! voilà ma

bague ; comme elle va m'être précieuse. Je n'en porterai pas d'autre.

MENECHME.

Elle est naïve, elle annonce sans façon ce qui lui plaît.

La femme de MENECHME.

Donne, c'est un présent de l'Amour, & l'amour le reçoit.

MENECHME.

Ce Dieu sait, si je fus jamais assez impoli pour ne pas prévenir les desirs des jolies femmes. Mais ce bijou appartient à une autre beauté, avec qui je viens de faire nn repas délicieux.

La femme de MENECHME, *apperçoit la couronne.*

Ah ! mon père ! & j'avois tort d'être alarmée !

LE VIEILLARD.

Peut-on déchirer avec cette barbarie un cœur sensible ?

MENECHME.

Ma foi, vous êtes difficiles. Je crois pourtant ne pas manquer aux égards que la politesse grecque prescrit à tout galant homme.

La femme de MENECHME

C'en est trop. Quand l'insulte & le mépris sont poussés au dernier point, il ne faut plus s'amuser à gémir. Je veux absolument me séparer du plus indigne des maris.

LE VIEILLARD.

Vous séparer ! miséricorde ! il faudroit plaider ; & que deviendroient mes projets de repos ?

MENECHME, *galamment.*

Oh ! point de procès, je vous prie. Vous êtes jeune & belle. Je le perdrois.

LE VIEILLARD.

Je serois forcé de me morfondre à la colonne, au jugement, de courir après tous les suppôts de la chicane : il faudroit des soins pour ceux-ci, des solliciteuses pour ceux-là, de l'argent pour tous.

La femme de MENECHME.

Je vivois pour un ingrat. Je ne respirerai plus que pour son fils. S'il a ses traits, il n'aura certainement pas la cruauté d'un perfide que je hais — que j'adore !

MENECHME, *les rapprochant avec affectation.*

Oh ! ça, expliquons-nous. — Est-ce que j'ai déjà les honneurs de la paternité ?

LE VIEILLARD, *attendri.*

Il y a cinq ans que je pressai, pour la première fois contre mon sein votre enfant, & en songeant à lui, votre ame n'est point attendrie ! Ah ! Menechme, vous avez bien mal profité des avis que je vous ai donnez dans ma lettre.

MENECHME.

Quoi ! vous êtes l'homme aux conseils ? Ah ! je ne suis plus surpris si vous m'avez salué ce

matin à mon arrivée. Vous aviez des projets fort honnêtes. Ah ! le rusé Vieillard !

LE VIEILLARD, *après avoir long-temps considéré Menechme, passe entre lui & sa fille.*

Ma fille, j'ouvre enfin les yeux & je me rassure. Cette couronne de festin, ce qu'il fait, ce qu'il dit, tout nous prouve qu'il pourroit bien y avoir sur jeu un peu trop de vin de Lemnos. — Il est bon; mais il grimpe à la tête. — Oui, c'est cela, & nous avons tort de nous affecter.

MENECHME.

Ah ! voici du nouveau.

La femme de MENECHME.

En effet ! cet air vif, étourdi, qui ne lui est pas familier,... seroit-il vrai.... Ah ! je respire; mon cœur avoit grand besoin de pouvoir l'excuser.

Elle passe entre son père & Menechme.

MENECHME.

Oui, mon adorable.... Je viens de sabler du nectar à la table des Graces. Aussi mon ivresse ne ressemble-t-elle pas à celle des profanes qui s'énivrent sans volupté. Vous le voyez. Je fais toujours respecter les belles. Je veux tout ce qu'elles veulent, & pour vous plaire je deviens un Dieu. Vous voyez en moi le Dieu Bacchus lui-même. J'aime à retrouver en vous ma charmante Erigonne, & dans ce vieillard, mon père nourricier.

Il va joindre le Vieillard.

LE VIEILLARD.

Il commence à me reconnoître.

MENECHME.

Adieu mon bon Silene, je couronne en partant le patron des buveurs. (*Il lui met la couronne sur la tête & se sauve.*)

SCENE VI.

La femme de MENECHME, LE VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

MOI, le bon Silêne! Ménechme, mon cher Ménechme arrêtez-vous — Je vais le suivre, & je promets de le ramener. Va, ne te chagrine pas.

La femme de MENECHME.

Mon père, je vous le recommande; songez que depuis quelques instants, il doit me paroître moins coupable.

SCENE VII.

LE VIEILLARD (*seul.*)

OH! ciel! que d'incidents fâcheux pour un homme que l'émotion seule fatigue tâchons cependant de rejoindre....

Ah! le pauvre garçon le voilà qui revient chez lui aussi tranquillement que s'il étoit à jeun.

SCENE VIII.

MENECHME *le Marié, rêve*, LE VIEILLARD.

LE VIEILLARD, *à part.*

QUOI! dans si peu de tems... il y a dans tout ceci quelque chose d'extraordinaire. Oh Dieux, si l'on avoit versé quelque filtre dans sa coupe, profitons de ce calme pour avertir mon médecin, & glissons nous tout doucement, tout doucement, afin de ne pas l'éffaroucher.

SCENE IX.

MENECHME (*le Marié seul.*)

J'aurois du m'en douter. Le Pourvoyeur obtient une plus belle retraite que s'il n'eut point prévariqué, par conséquent plus de vente, prions Erotie de me rendre la pomme de discorde; je lui ferai en échange un autre cadeau; & toi, dont l'éloquence est si persuasive surtout auprès des femmes, Mercure, divin Mercure, inspire moi; je te promets le plus beau caducée d'Epidamne... Et il y a de quoi choisir.

SCENE X.

EROTIE (*sortant gaiement de chez elle*,) MENECHME *le Marié.*

EROTIE.

JE vous apperçois, & je viens à vous. Cela est assez galant, j'espère.

MENECHME.

à part. *haut.*

Bon! ceci est d'un bon augure — Plaignez-

moi, belle Erotie, d'avoir tardé si long-temps à vous rejoindre, & quoi que je me sente grand appétit...

EROTIE *surprise.*

Grand appétit! mon dîner n'étoit donc pas de votre gout? mon cuisinier jouit pourtant de quelque célébrité; plus d'un Parasite travaille à lui faire un nom, & ces Messieurs ne décident pas en l'air.

MÉNECHME.

Vous voulez me punir de m'être fait attendre. Mille pardons. Ma femme & mon beau-pere en sont cause. C'est une avanture qu'il faut que je vous raconte...

EROTIE (*regardant autour d'elle.*)

Attendez un instant.

MENECHME.

Que cherchez-vous?

EROTIE (*d'un air mystérieux.*)

Est-il caché par-là?

MENECHME.

Qui?

EROTIE.

L'espion.

MENECHME.

Quel?

EROTIE.

Celui de votre femme.

MENECHME.

Ah! vous savez que ma femme à un espion? qui vous l'a dit?

EROTIE.

Vous même.

MENECHME.

Je l'ignorois.

EROTIE.

Vous le ſaviez du moins ce matin, quand vous avez fait ſemblant... Encore une fois eſt-il là ? je crains de vous compromettre, en vérité je ſuis trop bonne.

MÉNECHME.

C'est auſſi ſur votre bonté que je compte. Ma femme ſait que j'ai pris dans ſon écrain la bague...

EROTIE (*avec orgeuil.*)

Dont vous m'avez fait préſent? quelle indignité !

MENECHME.

J'en conviens, mais eſt-ce à vous de me la reprocher ſi cruellement ?

EROTIE.

Et à qui donc, ſi ce n'eſt à moi que vous expoſiez au déſagrément de ſe parer des dépouilles d'une autre ? — une femme comme moi — Terpſicore n'a pas une ſurnumeraire dans ſes écoles qui ne rougit d'un tel affront.

MENECHME.

Sacrifiez-moi donc, je vous prie ce bijoux qui vous déplait tant, & demain vous me permettrez de vous en préſenter un plus beau.

EROTIE.

Non, Seigneur, vous pouvez même garder le ſeul que j'ai eu la complaiſance d'accepter.

MENECHME.

En ce cas là. Faites moi le plaiſir de me le rendre.

EROTIE,

Comment le pourrois-je? il est sans doute chez l'Orfévre qui doit l'embellir.

MENEHCME.

Quoi! vous avez entendu ce que j'ai dit à ma femme? il falloit bien trouver une excuse.

EROTIE

D'honneur! si je comprens rien à votre Enigme....

MENECHME.

En bonne foi si j'entends la moindre chose à ce que vous me dites....

EROTIE.

Ah! Ménechme, Ménechme, pour vous éloigner de moi, d'une personne qui jouit de quelque considération, vous pouviez prendre une tournure plus honnête.

MENECHME.

Erotie, Erotie, pour m'interdire votre société, vous pouviez prendre un autre instant, & un autre prétexte.

EROTIE, *impérieusement.*

Songez sur-tout, je vous prie, à la maniere, dont vous parlerez de moi dans le monde; réflechissez qu'en me manquant, ce sont peut-être les plus grands de la République que vous offensez. Adieu, seigneur.

SCENE XI.

MENECHME, *seul. quand Erotie est un peu loin.*

Adieu la bague;

Je ne suis pas mal & je fais une petite réflexion; Voila deux maisons ou j'etois à peu-près le mat-

tre ce matin ; maintenant l'une m'eſt interdite & je n'oſe rentrer dans l'autre. Quel parti prendre ? voyons.

Il ſe promene en rêvant.

SCENE XII.

Le précédent, LE MEDECIN, LE VIEILLARD..

LE MEDECIN.

Il eſt bien queſtion ici de vin de Lemnos ou de philtre. Je viens de le rencontrer & j'ai vu dans ſa tête comme à travers un criſtal qu'il étoit travaillé du mal de cerès

LE VIEILLARD.

Mon gendre fou, grands dieux... mon ami vous paroiſſez chagrin connoitriez vous votre état ?

MENECHME

Hélas oui ! je ſuis bien à pleindre. Ma femme abuſant de l'avantage que va lui donner ma premiere faute prendra déſormais un furieux empire ſur moi.

LE VIEILLARD.

Raſſurez-vous. Ma fille eſt ſi bonne !

MENECHME.

Oui, d'ailleurs caprice pour caprice il vaut mieux souffrir ceux de ſa femme, & je jure de fuir Erotie.

LE VIEILLARD, *au Médecin.*

Rien n'eſt plus ſingulier que ces lueurs de bon ſens.

MENECHME.

Le croiriez-vous? elle a refusé de me rendre l'anneau.

LE VIEIELLARD *à part au Médecin.*

Il a oublié qu'il l'avoit tout à l'heure. Ah! la machine ſe détraque de nouveau.

LE MEDECIN.

Vous en verrez bien d'autres.

LE VIEILLARD.

Il falloit tout de ſuite avouer vos torts a votre femme. Mais vous venez de la traiter avec un mépris, une ironie.

MENECHME.

Qui?

LE VIEILLARD.

Vous. Pour premier compliment vous lui dites que vous n'êtes pas ſon mari; vous plaiſentez ſur votre prétendue paternité?

MENECHME.

j'aurois été capable d'une pareille infamie! moi? quel malheureux peut avancer?... peut ſoutenir...

LE VIEILLARD.

Ce malheureux c'eſt moi.

LE MEDECIN, *ſe metant entre-eux*

Eh bien! qu'allez-vous faire? la paix, la paix,

vous dis-je. Voulez-vous déranger encore d'avantage un cerveau démonté.

MENECHME *au Médecin.*

Un mot à l'écart — Est-ce qu'il y auroit un peu de folie dans tout ceci ?

LE MEDECIN

Comment un peu ; beaucoup.

MENECHME.

Ah ! le pauvre homme, que je le plains !

LE MEDECIN *à part.*

Bon il croit son beau-père fou !

MENECHME.

La, la, calmez-vous, mon cher Démiphon.

LE VIEILLARD.

Oui, parlons doucement. dites-moi, mon ami ; vous souvenez-vous d'avoir été *Dieu.*

MENECHME.

Hélas ! où prend-t'il ces extravagances.

LE VIEILLARD.

Et ma fille qui étoit Erigone, moi le bon Silène que vous avez conronné de fleurs.

MENECHME.

De par la sage Minerve pent-on déraisonner aussi complettement.

LE MEDECIN.

Ecoutez-moi ; l'un de vous deux est fou à lier.

LE VIEILLARD.

Certainement.

MENECHME.

Il n'eſt que trop vrai.

LE MEDECIN.

Comme le propre de cette maladie eſt de perſuader à ceux qui en ſont affligés quils ne l'ont pas &quils croyent au contraire la voir chez tous ceux qui les approchent, vous vous regardez mutuellement en pitie.

LE VIEILLARD *à part.*

En effet ſon état me touche ſenſiblement.

MENECHME *à part.*

Je le plains de tout mon cœur.

LE MEDECIN.

Ne vous affligez pas; le malade ſera bientôt guéri, ſur-tout, ſi je le traite chez moi; je vais commander à mes éleves de me l'amener; attendez un inſtant & faites-vous mutuellement compagnie.

(*il ſort.*)

SCENE XIII.

LE VIEILLARD, MENECHME, (*le Marié.*)

MENECHME *à part.*

Ce que c'eſt de nous!

LE VIEILLARD *à part.*

Ah ! pauvre humanité ! pauvre humanité !

MENECHME.

Ne vous impatientez pas.

LE VIEILLARD

Ni vous.

MENECHME *à part.*

Rien n'eſt plus ſingulier, il croit me garder.

LE VIELLARD *à part.*

Il penſe réellement veiller fur moi.

MENECHME.

C'eſt encore un bonheur, ſans cela il faudroit uſer de force.

LE VIEILLARD.

C'eſt encore une faveur du ciel ; ſans cela il s'échapperoit.

SCENE XIV.

Les précédens, deux ELEVES du Médecin.

première ELEVE.

LE voilà.

deuxième ÉLEVE.

C'eſt lui.

MENECHME.

Bon ! ils approchent.

LE VIEILLARD.

Je reſpire ; ils ſont tout près.

première ELEVE *saisissant Ménechme.*

Venez avec nous jeune homme.

MENECHME.

Qu'apellez vous jeune homme! c'est au contraire ce Vieillard.

LE VIEILLARD.

Adieu. je m'enferme pour consoler ma fille & pour n'avoir pas le cœur déchiré.

MENECHME.

Courez donc après.

deuxième ÉLEVE.

Oh nous connaissons bien le Seigneur Ménechme!

SCENE XV.

première ÉLEVE, MENECHME *le Marié*, deuxième ÉLEVE, MESSENION.

MESSENION *au fond du Théatre.*

On parle de mon maître.

MÊNECHME.

Insolens! vous osez porter la main sur moi

premiere ÉLEVE.

Vous êtes malade nous avons sur vous droit de vie & de mort.

MESSENION.

Droit de vie & de mort! Rassurez vous Seigneur

Seigneur Ménechme, le fidèle Messenion vole à votre secours — Tiens garde ce coup. Tiens, voilà pour toi.

deuxième ÉLEVÉ.

Oser traiter de la sorte deux membres de la Médecine !

MESSENION.

Elle s'en vengera bravement, quand elle me trouvera enchaîné dans mon lit.

Il les poursuit.

SCENE XVI.

MENECHME, *le Marié seul.*

Il n'est pas malheureux d'avoir été secouru par cet honnête esclave qui me connoît, & que je ne me souviens pas d'avoir jamais vu — Par Pollux ; il semble, que depuis ce matin, mon bon ; & mon mauvais génie se fassent un plaisir de se contrarier... voyons lequel des deux triomphera.

SCENE XVII.

Le précédent, MESSENION *revenant.*

MESSENION.

Eh bien ! Seigneur, convenez que si je raisonne quelque-fois passablement, je n'agis pas mal aussi.

MENECHME.

Me voilà convaincu de la derniere de ces vérités, & les drôles que tu as poursuivis le sont encore mieux.

MESSENION.

N'est ce pas une gentillesse de votre Erotie ?

MÉNECHME.

Tu m'y fais songer. Car je ne la reconnois plus. Aussi me voilà bien guéri. De quelque côté que vienne le danger dont tu m'as délivré, je t'en remercie.

MESSÉNION.

Vous vous mocquez; pouvois-je moins faire pour mon maître ?

MENECHME, *à part.*

Son maître ? est-ce encore un fou ?

MESSÉNION.

Convenez aussi que vous ne pouvez pas moins faire que de me donner la liberté.

MENECHME.

Très volontiers, pour ce qu'il m'en coûte.

MESSÉNION.

Nous n'avons pas ici de témoins, mais jurez par tous les dieux...

MENECHME.

Je jure par tous les dieux... que je n'ai aucun droit sur toi

MESSENION.

A la bonne-heure. & pour vous convaincre

que je ſuis digne de cette faveur, examinez ſcrupuleuſement votre bourſe; je puis vous la remettre, puiſque vous êtes guéri des charmes de votre Circé.

MÉNECHME *la prend pour l'examiner.*

C'eſt ma bourſe, dis-tu?

MESSÉNION.

Elle même, je n'y ai pas touché — Quoi!

Les deux Éleves reparoiſſent.

ces drôles reparoiſſent encore: ah! je vais les accommoder de la bonne manière.

MÉNECHME *l'arrêtant.*

Reprends donc la bourſe.

MESSÉNION.

Ma foi, ſeigneur Ménechme, c'eſt à vous qu'elle appartient, c'eſt à vous de la garder quand je vais me jetter dans la mêlée.

(*Il court ſur les éleves.*)

SCENE XVIII.

MÉNECHME (*le Marié, & toujours flegmatiquement malgré ſa ſurpriſe.*)

Je ne ſuis pas homme à m'étonner de peu, cependant de tout ce qui m'arrive, ce dernier trait ne me paroît pas le moins extraordinaire c'eſt mon bon génie qui l'emporte dans ce moment — allons conſulter quelques amis ſur

ma bonne & mauvaise fortune: tout ceci me paroît une énigme en action; la devine qui pourra.

FIN *du troisième Acte.*

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MÉNECHME, (*le Voyageur, seul.*)

BON! je ne vois plus un seul de mes importuns. Je m'en suis débarrassé assez plaisamment. C'est à l'Amour à m'en récompenser.

Le précédent, MESSENION, (*s'élançant au-devant de son Maître.*)

MESSÉNION.

OU volez-vous, Seigneur? je vous croyois prêt à vons rembarquer, pour fuir une ville où vous avez couru tant de périls.

MENECHME.

Bah! bah! tu me vois glorieux de la manière leste, adroite, intelligente avec laquelle j'ai fait tête aux différens orages, à la vérité tu me les avois prédits.

MESSENION, (*avec confiance.*)

Oui. J'avais vu les nuages se ramasser.

MENECHME.

Cette épouse si bien annoncée. a paru.

MESSENION.

Tout de bon!

MENECHME.

Oui, nous sommes mariés depuis long-temps à ce que m'a dit le Conseiller Démiphon.

MESSENION.

Il s'est enfin montré, cet homme de bien.

MENECHME.

Homme de bien, comme les autres. N'est-il pas mon beau-père ?

MESSENION.

Je reste stupéfait.

MENECHME.

J'ai encore un enfant, sans m'en être douté. Rien n'est plus intéressant, comme tu vois.

MESSÉNION.

Oh ! ce n'est pas là le merveilleux. Beaucoup d'honnêtes gens ont de ces bonheurs inespérés.

MENECHME.

Je me suis amusé de tous ces fripons, je les ai embarassés dans leurs propres filets.

MESSENION.

Peu s'en est fallu que vous ne vous soyez mal tiré des derniers.

MENECHME.

On feignoit de me croire pris de vin.

MESSENION.

Et qui vous fait jouer ce tour là ? Erotie.

MENECHME.

Non. Elle m'aime trop !

MESSENION.

Bon ! tout-à-l'heure, il convenoit des torts de la belle. Amour ! amour !

MENECHME.

Érotie est une Divinité. Le Magistrat, le guerrier, le Sacrificateur, se font une volupté de l'adorer.

MESSENION.

Et d'apporter à ses pieds l'or des épices, des capitulations, des offrandes.

MENECHME.

Ah ! Messenion, que tu me fais bien sentir toute ma félicité ! comme tu me pénètres de reconnoissance pour Érotie.

MESSENION.

En ce cas là je suis loin de mon but.

MENECHME.

Conçois-tu combien il est flatteur de voir le rang, les honneurs, la fortune, perdre de leur crédit & disparoître devant le plus petit de mes soins. Vois comme il est beau de régner sur un cœur qui commande à tant d'autres. Apprécie, si tu le peux, la conquête d'une femme qui a les regards de toute une ville fixés sur elle. Mon triomphe est multiplié à l'infini par tous les yeux qui l'admirent, par toutes les bouches qui font son éloge, par tous les desirs, tous les soupirs qui s'échappent vers elle.

MESSENION.

Ah ! Seigneur. Du moment que votre amour propre s'est ligué contre vous, tout est dit.

SCENE III.

Les précédens, ÉROTIE, (*sur la terrasse de son Hôtel.*

MENECHME.

LA voilà ! la voilà qui paroît sur son balcon. Ses esclaves apportent son lut, elle va sans doute s'accompagner... Chut, chut, ne nous privons pas du plaisir de l'entendre, tu vas éprouver avec quel charme elle fait passer la volupté dans tous les cœurs.

MESSENION.

Si tantôt l'on vous accusoit d'ivresse à tort, il n'en est pas de même en ce moment.

MENECHME.

Paix, te dis-je, & dès qu'elle m'appercevra, ses regards, ses gestes, son empressement, tout fera voir, à quel point je suis chéri.

ÉROTIE, (*chante.*)

AIR.

L'enfant qu'on adore à Cythère,
Certain soir qu'il boudoit sa mère,
Pour l'intriguer, part en secret,
Et se cache au fond d'un bosquet.
De son absence
Hébé pâlit.
Elle promit

D'avoir un peu de complaiſance
Pour qui le rendroit à ſa Cour.
Savez-vous ce que fit l'Amour ?
Il vint chercher la récompenſe.

MENECHME.

Quand on voit Erotie & qu'on l'entend, on ne ſait, ſi on doit la placer au rang des Muſes ou des Graces.

EROTIE, (*appelle froidement.*)

Mirtilde.

MIRTILDE (*de loin.*)

J'accours.

MENECHME.

Vois-tu qu'elle agréable ſurpriſe, & quel empreſſement.

MESSENION.

Je ne m'y connois pas, ou je ne vois rien de tout cela.

MENECHME, (*ſéchement.*)

Tu dis vrai, tu ne t'y connois pas.

EROTIE, (*à Mirtilde.*)

N'ai-je pas entedu quelqu'un ?

MIRTILDE, (*avec ſurpriſe.*)

C'eſt Menechme, & il porte l'anneau !

MENECHME, (*le montrant. d'un air ſatisfait.*)

Le voilà, le voilà ! il eſt maintenant moins indigne de la plus belle des mains.

EROTIE, (*avec le plus grand dèdain.*)

Je n'avois pas besoin de cette dernière preuve pour me convaincre qu'il étoit le plus faux, le plus dangereux des hommes.

(*Elle rentre chez elle.*)

SCENE IV.

MENECHME, (*le Voyageur,*) MESSENION,

MENECHME, (*après la plus grande surprise.*)

VOILA le caprice le mieux conditionné.

MESSENION.

Quoi! Seigneur. La bague dont l'homme officieux nous a parlé à notre arrivée, circule donc aussi à travers cette intrigue?

MENECHME.

Je ne sais trop comment, mais tu vois.

MESSENION, (*d'un ton railleur.*)

Heureusement que vos présens vous reviennent!

MENECHME.

Tu es dans l'erreur. J'ai fait remonter cette pierre, & voilà tout.

MESSENION.

En vérité, vous êtes trop bon de feindre avec votre serviteur.

MENECHME.

Examine-la donc incrédule. Elle est d'un

prix assez considérable ; où aurois-je trouvé de l'argent pour la payer ?

MESSENION.

Où vous en avez pris pour la faire remonter.

MENECHME.

L'homme officieux ne s'est point démenti, il est bijoutier, & m'a fort obligeamment offert du crédit ; mais pour remonter la bague seulement.

MESSENION.

Vous voulez rire, Seigneur, il vous aura paru plus simple de faire ce que je redoutois si fort, de puiser à pleines mains dans votre bourse.

MENECHME

Oublie-tu que je te l'ai remise ?

MESSENION.

Non. Mais j'oublie encore moins que je vous l'ai rendue, & voilà le dangereux.

MENECHME.

Tu me l'as rendue, à moi !

MESSENION.

Ah ! nous sommes ruinés ! il ne faut pas être surpris, si Erotie lui refuse sa porte ; ses tendres desirs sont satisfaits.

MENECHME.

Explique-toi, malheureux, que veux-tu dire ? Quand m'as-tu rendu ma bourse ?

MESSENION.

Tout-à-l'heure, après vous avoir débarrassé de deux fripons.

MENECHME.

Deux fripons! en avois-je à redouter de plus dangereux que toi? J'admire avec quelle adresse, en m'étalant de grands principes, il a su m'inspirer assez de confiance pour lui livrer ma bourse. — Scèlérat, il faut que tu sois le coquin le plus réfléchi, le plus profond....

MESSENION.

Treve d'admiration, ou je pourrois admirer à mon tour la précaution de me la confier, cette maudite bourse assez long-temps, pour que l'ayanr vue entre mes mains, quelqu'un puisse déposer contre moi.

MENECHME.

Rends-moi mon bien, ou rien ne peut te dérober à la punition que mérite l'esclave le plus coupable.

MESSENION, (*fierement.*)

Un esclave! oubliez-vous que je suis libre, que vous m'avez donné la liberté pour prix de mes services?

MENECHME.

Pour prix de tes services! ô comble de l'impudence! je t'ai donné la liberté! où sont les témoins.

MESSENION.

Craignez de les irriter. Ces témoins sont les Dieux devant qui vous avez juré que vous rompiez mes fers.

MENECHME.

Imposteur! il ne te manquoit plus qu'à te

jouer des Immortels. Je cours chez le premier Ephore.

SCENE V.

MESSENION, *seul.*

Et moi, je vous y suis. Je parois sans crainte devant un Magistrat, quand c'est le Peuple qui l'a choisi, & sur-tout quand ses vertus & non l'intérêt personnel l'enchaînent à sa place.

SCENE VI.

MESSENION, quatre ELEVES.

Premier ELEVE.

Halte-là! nous sommes les plus forts maintenant, & nous allons vous rendre avec usure, tous les coups que vous nous avez distribués.

MESSENION, *accablé.*

Eh! mes amis, je ne me défendrai pas. La vie m'est devenue insupportable. Assommez-moi, j'y consens.

Deuxième ELEVE.

Vous mériteriez en effet que nous prissions notre revanche. Pour quoi faire évader le fou que nous tenions?

MESSENION.

Quoi! l'homme que vous vouliez arrêter est fou?

Première ELEVE.

Sans doute.

MESSENION.

Le Seigneur Menechme ?

Deuxième ELEVE.

Le Seigneur Menechme lui-même.

MESSENION.

Eſt-il poſſible ?

Premier ÉLEVE.

Quel privilége auroit-il ?

MESSENION.

Ah ! mes amis, mes chers amis, que je vous embraſſe.

Les quatre Eléves s'écartent vivement.

Deuxième ELEVE.

Oui, comme tantôt.

MESSENION.

Ne craignez rien, j'étois ſi malheureux, que cette nouvelle, toute triſte qu'elle eſt, me réjouit *avec ſenſibilité.* preſque pour moi, pour Menechme. Ah ! mon cher Maître, j'aime bien mieux accuſer ton eſprit que ton cœur. Que ne me parliez-vous tantôt de ſa maladie.

Première ELEVE.

Vous nous en avez bien donné le temps.

SCENE VII.

Les précédens, LE MEDECIN.

LE MEDECIN.

EH bien ! est-il pris ?

Deuxième ELEVE.

Nous le tenions, voilà un homme qui l'a fait échapper.

LE MEDECIN.

Il est bien hardi. Je ne sais à quoi il tient que je ne le traite au lieu du malade.

MESSENION.

Rassurez-vous, Seigneur, je suis plus intéressé que vous à le faire ratraper. Il ne peut être loin.... Courons après lui.... — Ah ! mon Patron, mon cher Patron ! je te serai fidèle jusqu'au dernier moment de ma vie.

SCENE VIII.

LE MEDECIN, LE VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

OU en est le traitement, cher Docteur?

LE MEDECIN

Oh vraiment ! la plus grande manie des fous, est de fuir les remèdes. Le nôtre court les champs, mais on le suit de près,

LE VIEILLARD,

Entre nous, Docteur, êtes vous bien sûr de le guérir ?

LE MEDECIN.

Peut-on faire une pareille demande à un homme de ma réputation ?

LE VIEILLARD.

Il en est tant d'usurpées chez Apollon !

SCENE IX.

Les précédens, L'ORFEVRE.

L'ORFEVRE.

Seigneur Démiphon, je viens vous porter plainte contre votre gendre.

LE VIELLARD.

Eh ! de par tous les dieux voilà ce que je craignais il se sera donné en spectacle.

L'ORFEVRE.

Je lui ai remonté une bague... à crédit... & un quart-d'heure après ne désavoue t-'il pas cette dette ? Ne m'appelle-t-'il pas publiquement un frippon, & dans ma boutique même, un frippon, moi un frippon!

LE VIEILLARD.

Ne faites pas tant de bruit, je vous payerai. Ignorez-vous qu'il est tout-a-coup devenu fou, qu'on court après lui pour l'arrêter ?

L'ORFÉVRE.

Ah ! ſi je l'avois ſu. J'ai des garçons vigoureux qui l'auroient enveloppé.

Il fait un mouvement pour ſortir & revient ſe placer entre le Vieillard & le Médecin.

Mais il eſt trop loin.

En vérité, ſeigneur, votre malheur me touche infiniment... je vous plains de tout mon cœur, & — Je vais tranſporter l'article de votre gendre ſur votre compte

---

SCENE X.

LE MEDECIN, la femme de MENECHME, LE VIEILLARD.

La femme de MENECHME, (*s'échappant de chez elle.*)

Vous voulez envain me retenir, mon mari eſt en danger ; je ne lui trouve plus de torts.

LE VIEILLARD.

Où courez-vous ?

La femme de MENECHME.

Où mon devoir, où mon cœur m'appellent, auprès de Menechme.

LE MEDECIN.

Soyez tranquille, on va l'amener chez moi.

La femme de MENECHME.

Chez vous ! mon mari depuis qu'il eſt à plaindre, n'a-t-il plus des eſclaves, une maiſon . . . une

une époufe ! — Menechme eft naturellement bon, fenfible. Il verra mes foins ; le plaifir que j'aurai à les lui prodiguer ! j'aime à croire qu'ils feront plus efficaces.

LE MEDECIN.

Vous fouffririez trop à le voir pâle, défait, égaré.....

Le femme de MENECHME.

Ceffez de me tenir des propos auffi barbares qu'injurieux à mon amour, & aux fentimens que j'ai voués à un autre moi-même.

LE MEDECIN.

Je précipiterai le nombre des crifes.

La femme de MENECHME.

Mon père, c'eft vous qui m'avez donné Menechme, rendez-le moi dans le moment où il a le plus grand befoin d'une époufe tendre, attentive, complaifante ; qui fait, fi mes foupçons, mes craintes, mes inquiétudes n'ont pas contribué.... Ah ! j'en frémis... & j'aurais la cruauté de l'abandonner ! non. Le voir guérir par mes foins, ou mourir avec lui, c'eft le vœu de mon cœur.

LE VIEILLARD.

Ne voilà-t-il pas qu'elle me fait pleurer !

SCENE XI.

Les précédens, L'ORFEVRE, *accourant.*

L'ORFEVRE.

Nous le tenons ! nous le tenons! Il vient de repaffer devant ma boutique, mes garçons vous l'amènent.

SCENE XII.

Les précedens, MESSENION.

MESSENION, *accourant d'un autre côté.*

VICTOIRE! Je savois bien qu'il n'échapperoit pas à mon zèle. Voici le malade.

L'ORFEVRE, *fierement.*

Que parlez-vous de votre zèle? c'est moi qui l'ai fait prendre.

MESSENION, (*mesurant l'Orfévre.*)

C'est moi, & je ne vous conseille pas de me disputer cet avantage, j'en suis trop fier.

L'ORFEVRE, (*à la Cantonade.*)

Approchez, & faites voir la vérité.

MESSENION, (*à l'autre Cantonade.*)

Dépêchez-vous, pour prouver ce que j'avance.

SCENE XIII.

LE MEDECIN, L'ORFEVRE, LA FEMME *de Menechme*, LE VIEILLARD, MESSENION, sur le devant du Théâtre.

Menechme le Voyageur au fond du Théâtre à droite, entre quatre garçons Orfévres. Menechme le Marié au fond du Théâtre à gauche, entre quatre Elèves du Médecin.

MENECHME, (*le Voyagenr.*)

SCÉLÉRATS! vous voilà donc tous réunis pour mettre le comble à votre perfidie.

MENECHME, (*le marié aux Elèves*.

Savez-vous que vous pourriez m'impatienter à la fin ?

La femme de MENECHME, *à son beau-frère, qui s'est avancé entre elle & l'Orfévre.*

Mon ami, je ne te quitte plus. Je veux te prodiguer nuit & jour les plus tendres soins.

MENECHME, (*le Marié*) *s'avance entre sa femme & le Vieillard.*

Je vous en dispense.

La femme de MENECHME.

Que vois-je !

Tous les Acteurs frappés de la ressemblance, restent étonnés & dans diverses attitudes, les quatre Elèves & les quatre garçons Orfévres font aussi tableau dans le fonds.

LE VIEILLARD.

Deux Menechmes ?

LE MEDECIN.

Bon ! deux hommes à guérir.

La femme de MENECHME.

Comment démêler....

MESSENION.

Un moment... si c'étoit... Pourquoi non... les Vieux Esclaves de mon Maître m'ont raconté... Dieux immortels ! je vous rends graces. Personne n'est fou.

LE MEDECIN.

Quel conte !

MESSENION.

Préparez un laurier pour Messenion. Graces

à lui, vous allez voir clair dans les événemens de cette Journée. Comment vous appellez-vous ?

LES DEUX MENECHMES ENSEMBLE.

Menechme.

Il s'avancent l'un vers l'autre.

MESSENION, *les séparant.*

Que je m'empare du milieu du tableau. Je suis le personnage essentiel dans ce moment, & que les deux Menechmes restent éloignés l'un

Les Menechmes reprennent leur place.

de l'autre. — Quel est celui qui dans son enfance s'appelloit Sosicle ?

MENECHME, (*le Voyageur.*)

Moi.

MENECHME, (*le Marié.*)

Sosicle ! j'ai quelqu'idée confuse. . . .

MESSENION.

Par conséquent vous êtes mon Maître.

MESSENION.

Quant à vous, Seigneur, vous avez été perdu dans votre enfance, à Tarente.

MENECHME, (*le Marié.*)

Oui, à ce qu'a publié mon père adoptif.

MESSENION.

Le voici arrivé, le moment de la joie, des transports, des embrassemens ! mon Maître, voilà le frère Jumeau que vous & votre famille avez cru mort. — Et pour preuve, le chiffre

de votre maiſon doit être imprimé ſur ſa poitrine, il ſervoit à vous diſtinguer dans votre enfance.

MENECHME, (*le Marié.*)

Il n'en impòſe pas.

MENECHME, (*le Voyageur*) *quitte ſa* place *pour courir à ſon frère.*

Ah! mon frère! j'ai le bonheur de vous retrouver, je ne vous quitte plus.

Ils s'embraſſent. Menechme le Voyageur pouſſe ſon frère vers ſa femme, & ſe place entre lui & le Vieillard.

La femme de MENECHME, (*à ſon mari.*)

Comment mon cœur a-t-il pu ſe méprendre.

LE VIEILLARD.

Cet honnête-homme a raiſon. Que de choſes s'expliquent, ou vont s'àranger d'elles-mêmes. D'abord, nous ſavons juſqu'à quel point la ſcience du Docteur eſt infaillible.

LE MEDECIN, (*ſortant avec ſes Elèves.*

Patience, vous ferez malade quelque jour.

SCENE DERNIERE.

L'ORFEVRE, MESSENION, LA FEMME MENECHME *le Marié*, MENECHME, *le Voyageur*, LE VIEILLARD.

MENECHME, (*le Voyageur*), *à ſa belle-ſœur*, *ſans quitter ſa place.*

LA bague vous revient.

MENECHME, (*le Marié,*) *toujours entre son frère & sa femme.*

A vous la bourse.

MENECHME, (*le Voyageur,*) *tire mystérieusement de sous sa ceinture la lettre du Vieillard, & dit tout bas à son frère.*

A qni la réprimande ?

Son frère & le Vieillard lui font un signe d'intelligence, le marié dérobe la lettre aux regards de sa femme, qu'il flatte, pour lui cacher son embarras. Menechme le Voyageur, ajoute bas.

Je suis bon frère, je me charge des torts.

LE VIEILLARD.

Ma fille apprendra à se défier des apparences.

La femme de MENECHME.

Et mon père satisfait de nous voir tous heureux, n'aura plus qu'à vivre tranquille.

LE VIEILLARD.

Ah! vraiment oui, tranquille! ne faut-t-il pas que j'ordonne des fêtes pour la réunion des deux Menechmes; que je cherche une femme à celui qui arrive.

L'ORFEVRE.

Que vous achetiez des présens de noce.

LE VIEILLARD.

Que je veille sur l'éducation de leurs enfans. Je le vois enfin, l'honnête-homme se trompe,

